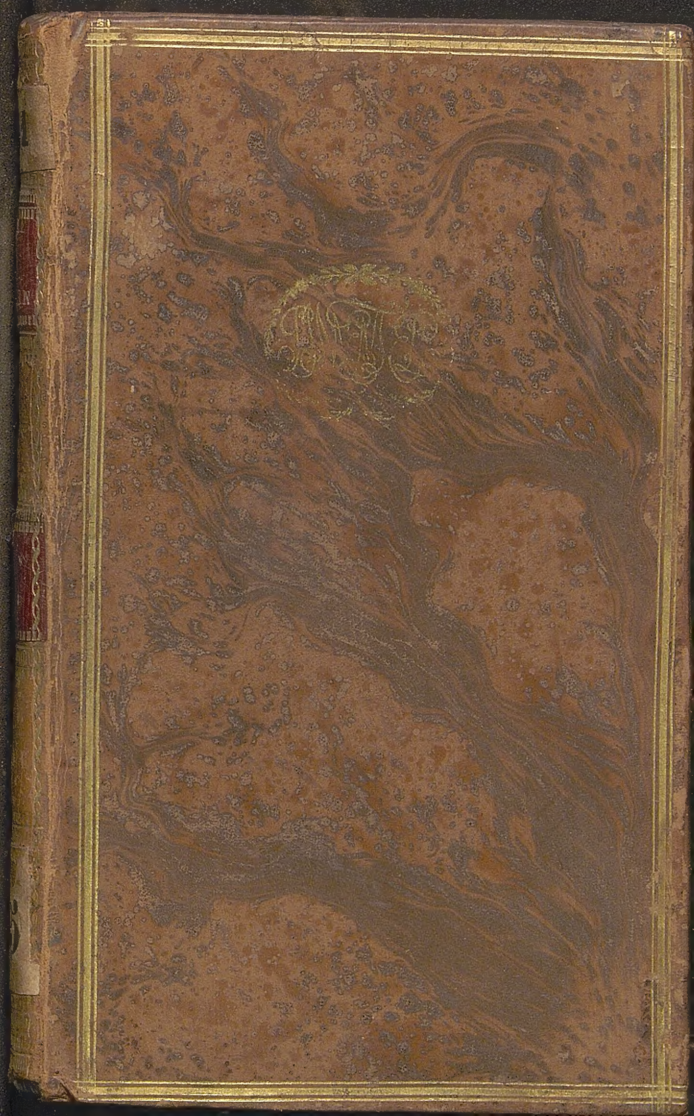
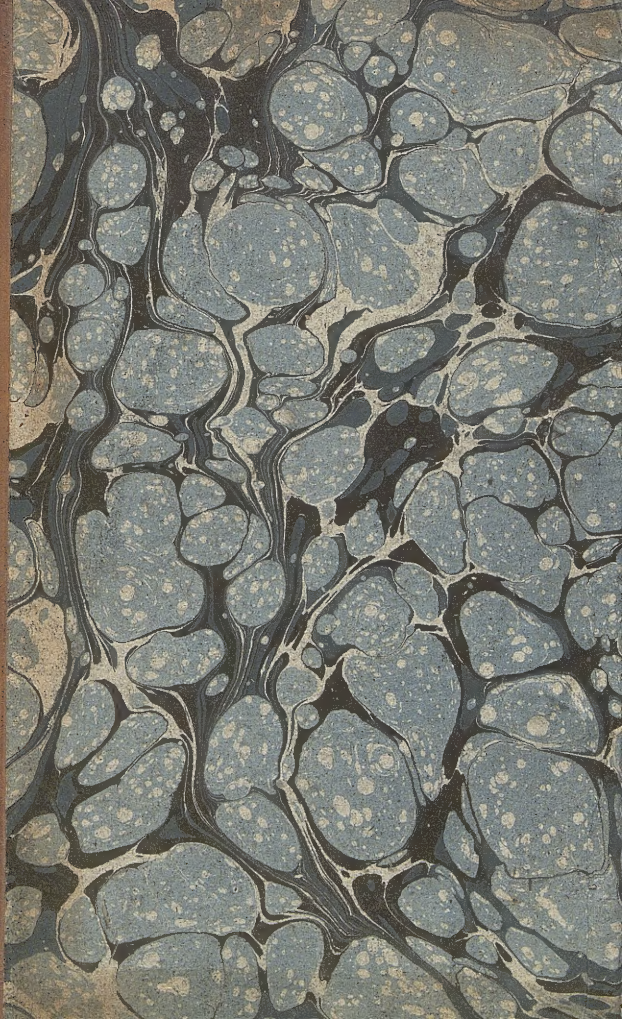
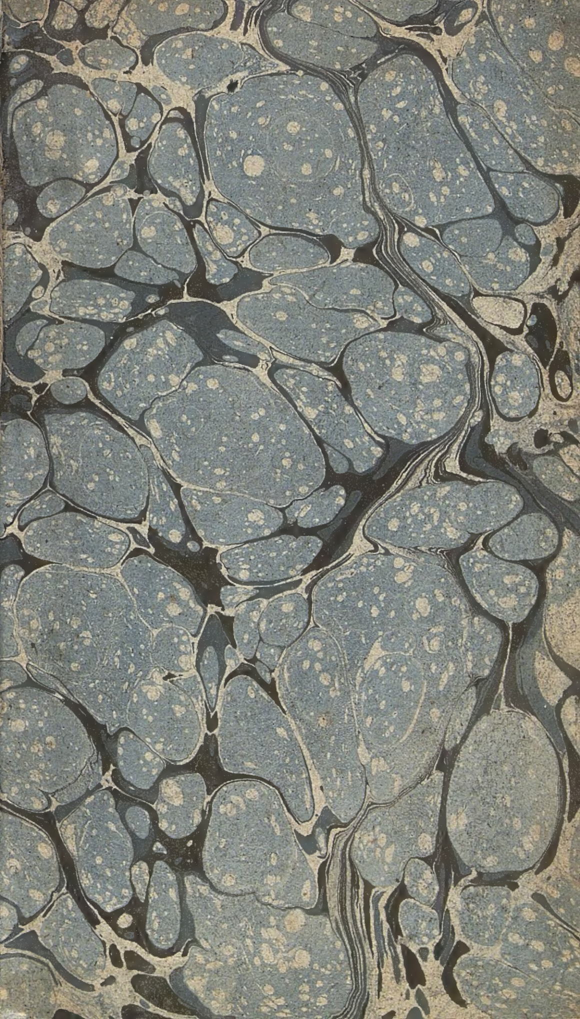
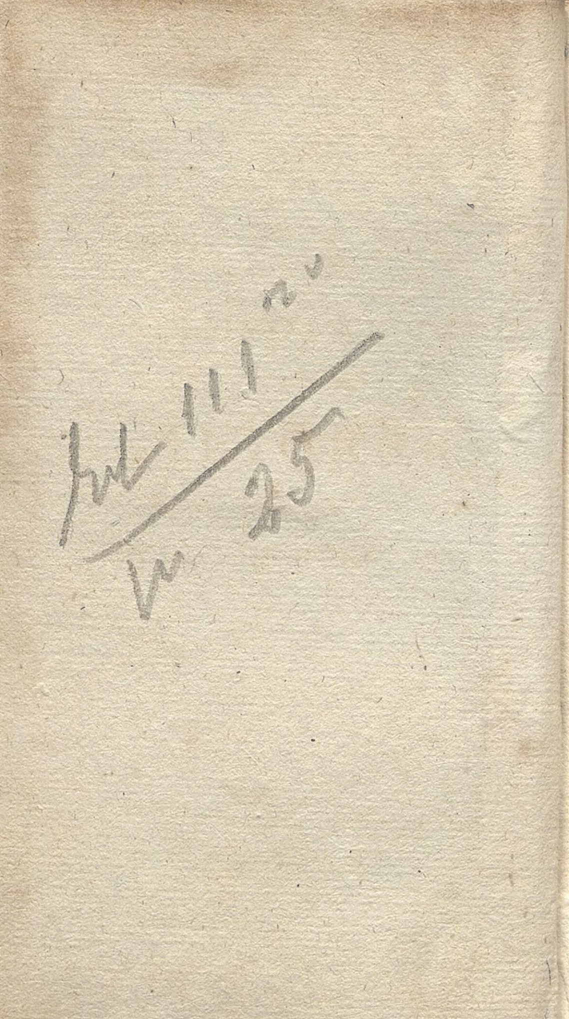








# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# BERQUIN.

---

TOME VINGT-CINQUIÈME.

*Aux béquilles près, on l'auroit pris pour un jeune soldat que l'on façonne aux premiers exercices des armes.*

Marillier del.

Delignon sculp.

# SANDFORD ET MERTON,

TRADUCTION LIBRE DE L'ANGLAIS,

PAR BERQUIN;

MIS EN ORDRE

PAR J. J. REGNAULT-WARIN.

---

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802).

# SANDFORD ET MERTON.

## LE GOUTTEUX.

DANS l'une des principales villes d'Italie vivoit le seigneur Anticornaro, à qui ses pères avoient transmis un immense héritage, et qui, se croyant exempté, par sa richesse, du besoin de cultiver son esprit et d'exercer les forces de son corps, avoit pris l'habitude de passer la journée entière à manger. Tout l'exercice de sa pensée se bornoit au soin d'imaginer ce qui pourroit ajouter au luxe de sa table, et comment il trouveroit le moyen de se procurer les friandises les plus recherchées. L'Italie pro-

duit d'excellens vins; mais ce n'étoit pas assez pour notre gourmand. Il avoit des correspondans en diverses parties de France et d'Espagne, pour lui acheter les vins les plus précieux de ces contrées. Il entretenoit aussi des agens dans toutes les villes maritimes, qui étoient chargés de lui envoyer chaque jour les poissons les plus délicats. Les principaux pourvoyeurs de la ville étoient en compte ouvert avec lui pour lui fournir le gibier le plus fin et le plus rare. Il avoit encore un homme dans sa maison pour lui donner des avis sur sa pâtisserie et ses desserts.

Aussitôt après son déjeûner, il avoit coutume de se retirer dans sa bibliothèque. N'allez pas croire pour cela qu'il lui arrivât jamais d'ouvrir un livre pour s'instruire ou pour s'amuser. Assis gravement sur un fauteuil, il se faisoit passer une serviette sous le menton, et citoit devant lui son chef de cuisine. Celui-ci venoit aussitôt, suivi de deux estafiers, qui portoient chacun un vaste bassin d'argent, où

étoient arrangées plusieurs coupes, remplies de toutes les sauces qu'on avoit pu imaginer. Le seigneur Anticornaro trempoit avec la plus grande solemnité un morceau de pain dans chaque sauce, et décidoit de celles qu'on devoit lui servir à son repas, avec une attention aussi sérieuse que s'il eût signé des édits pour l'administration d'un grand royaume. Lorsque cette importante affaire étoit ainsi terminée, il se jetoit sur un sopha pour se délasser d'un si grand travail, et se rafraîchir, par le sommeil, jusqu'à l'heure du dîner. N'attendez point que j'entreprenne ici la peinture de ses repas. Il seroit assez difficile de vous décrire la variété surprenante de poissons, de viande et de pâtisseries qu'on étaloit devant lui, que de vous peindre la gloutonnerie avec laquelle il mangeoit de tout, irritant son appétit par les sauces les plus fortes et les liqueurs les plus échauffantes, jusqu'à ce qu'enfin il fût obligé de s'interrompre, non parce que ses besoins étoient satisfaits, mais par l'im-

possibilité absolue de faire entrer encore quelque chose dans son estomac.

Il avoit long-temps mené ce genre de vie, sans en avoir éprouvé que des incommodités passagères; mais à la fin il devint d'une rotondité si énorme, qu'à peine pouvoit-il se mouvoir. Lorsqu'il étoit couché, son ventre paroissoit élevé comme une montagne. Ses joues retomboient jusque sur ses épaules; et ses jambes, malgré l'air de colonnes qu'elles avoient par leur grosseur, sembloient être trop foibles pour supporter le poids immense de son corps. Ajoutez à cela qu'il étoit tourmenté par des indigestions continuelles et par des crampes insupportables, qui se terminèrent bientôt en de violens accès de goutte. Les douleurs, il est vrai, se calmèrent un peu au bout de quelques jours; et le malheureux glouton, s'en croyant délivré, revint à ses premières habitudes d'intempérance; mais l'intervalle de son repos fut plus court qu'il ne pensoit. Les attaques du mal devinrent si fréquentes et si vives, qu'il

se vit à la fin privé de l'usage de presque tous ses membres. Dans cette malheureuse situation, il résolut d'aller consulter un médecin qui demeuroit dans la même ville, et qui avoit la réputation de faire des cures admirables.

Docteur, lui dit-il en l'abordant, vous voyez l'état misérable auquel je suis réduit.

LE MÉDECIN.

Je le vois en effet, monsieur, et je suppose que vous y avez contribué par quelques excès.

ANTICORNARO.

Des excès, docteur; je crois que bien peu de personnes ont moins de reproches à se faire que moi sur cet article. Il est vrai que je fais de bons repas; mais je ne me suis jamais enivré de liqueurs fortes.

LE MÉDECIN.

C'est donc que vous passez trop de temps à dormir?

ANTICORNARO.

Plût au ciel que je fusse avec le som-

meil aussi bien que vous le pensez! A la vérité, je passe dans mon lit environ douze heures de la journée, parce que je trouve l'air piquant du matin extrêmement contraire à ma constitution. Mais je suis si troublé par des vents et des chaleurs d'entrailles, qu'à peine puis-je fermer l'œil de toute la nuit : ou si je m'assoupis un moment, je sens des oppressions qui m'étouffent, et je me réveille avec des sueurs froides, comme si j'étois à l'agonie.

LE MÉDECIN.

Voilà des symptômes très-alarmans. Je suis surpris que des nuits si agitées n'aient pas déjà enflammé votre bile, et consumé votre sang.

ANTICORNARO.

Je n'y résisterois pas, sans doute, si je ne cherchois à me procurer du sommeil deux ou trois fois par jour; ce qui me met en état de parer à ces insomnies.

LE MÉDECIN.

Et vous donnez-vous de l'exercice? Je

crains que votre état ne vous permette pas d'en faire beaucoup.

ANTICORNARO.

Pardonnez-moi, monsieur. Je n'ai jamais manqué d'aller me promener dans mon carrosse une ou deux fois par semaine. Mais, dans ma situation actuelle, il ne m'est pas possible de le faire. Outre que le plus léger mouvement met en désordre toute ma machine, je me sens des lassitudes et des tiraillemens si insupportables dans les jambes, qu'il me semble, à tout moment, qu'elles vont me quitter.

LE MÉDECIN.

Je dois vous dire, monsieur, que votre situation est bien fâcheuse, mais elle n'est pas absolument désespérée; et si vous avez le courage de vous imposer quelques privations sur votre nourriture et sur votre sommeil, je ne doute pas que vous n'en receviez un grand soulagement.

ANTICORNARO.

Hélas! docteur, je vois que vous connoissez bien peu la délicatesse de ma constitution, puisque vous me prescrivez un

régime qui m'auroit bientôt emporté. Le matin, lorsque je me lève, je me trouve dans un état de défaillance, comme si toutes les facultés de la vie alloient s'éteindre en moi. Mon estomac est affadi de nausées. J'ai dans toute la tête des douleurs sourdes et des étourdissemens. En un mot, je sens une telle foiblesse dans mes esprits, que, sans le secours de deux ou trois bons cordiaux ou d'un bon restaurant, je ne serois pas en état d'achever la matinée. Non, docteur, j'ai une si grande confiance dans votre savoir, qu'il n'est ni pilule ni médecine que je ne prenne sur votre ordonnance; mais, pour changer la moindre chose à mon régime, cela est impossible.

LE MÉDECIN.

C'est-à-dire que vous desirez la santé, sans vouloir rien faire pour la recouvrer. Vous imaginez sans doute que toutes les suites d'un genre de vie si destructeur peuvent être réparées par un julep, ou par une décoction de séné. Comme je ne puis vous guérir à ces conditions, je

me reprocherois de vous laisser un moment dans l'erreur. Votre guérison est hors du pouvoir de la médecine; et vous ne pouvez l'obtenir que par vos propres moyens.

ANTICORNARO.

Qu'il est affreux de se voir ainsi condamner dans la fleur de sa vie! Insensible et cruel docteur, ne voulez-vous rien entreprendre pour me soulager?

LE MÉDECIN.

Je vous ai déjà dit, monsieur, tout ce que je pouvois vous dire. Il me reste cependant à vous apprendre que j'ai un de mes confrères à Padoue, qui est l'homme d'Italie le plus habile pour la guérison de la goutte. Si vous pensez qu'il vaille la peine de le consulter, je vous donnerai pour lui une lettre de recommandation; mais il faudra faire vous-même la route, attendu qu'il ne se déplace jamais, quand ce seroit pour un prince.

Ici finit l'entretien; car le seigneur

Anticornaro, qui s'effrayoit de la seule pensée d'un voyage, prit brusquement congé du docteur, et retourna chez lui tout découragé. Ses maux ne firent que s'accroître de jour en jour; et, comme l'idée du médecin de Padoue n'étoit pas sortie un instant de son esprit, il prit enfin la résolution décidée de recourir à lui. Pour cet effet, il se fit faire une litière d'une forme alors nouvelle, dans laquelle il pouvoit s'étendre pour dormir, ou s'asseoir à son aise pour manger. Le chemin n'étoit pas de plus d'une journée de marche ordinaire; mais, pour éviter la fatigue, il crut devoir y employer quatre jours. Sa litière étoit suivie d'une voiture chargée de toutes les provisions qui peuvent servir à la bonne chère. Le cortége étoit fermé par une foule de cuisiniers et de marmitons, afin que rien ne pût manquer à sa table pendant la route. Après un voyage très-ennuyeux, il entra le quatrième jour dans Padoue; et, s'étant informé de la demeure du docteur Ramozzini, il se fit conduire à sa

porte. Descendu de sa litière sur les épaules d'une demi-douzaine de ses gens, il fut introduit dans un petit salon, d'où l'on voyoit une salle spacieuse, où étoient vingt à trente pauvres à dîner. Le docteur se promenoit autour de la table, en invitant gaîment ses convives à manger de bon appétit. Mon ami, disoit-il à un homme extrêmement pâle, il faut que vous mangiez encore cette tranche de bœuf, ou votre estomac ne se rétablira jamais. Tenez, mon cher, disoit-il à un autre, buvez ce verre de bierre. Elle arrive tout nouvellement d'Angleterre. C'est un spécifique excellent contre les fièvres nerveuses. Et vous, dit-il à un troisième, comment va votre jambe? Beaucoup mieux, monsieur, répondit celui-ci, depuis que vous avez la charité de me recevoir à votre table. Fort bien, reprit le docteur, vous serez guéri dans quinze jours, si vous continuez de vous bien nourrir. Dieu soit loué, se dit tout bas le seigneur Anticornaro, qui avoit entendu ces entretiens avec un plaisir infini,

j'ai enfin trouvé un médecin raisonnable! Celui-ci ne me fera pas mourir d'inanition, sous prétexte de me guérir, comme ce maudit charlatan, aux griffes duquel j'ai si heureusement échappé. A la fin, le docteur congédia sa compagnie, qui se retira, en le chargeant de louanges et de bénédictions. Il s'approcha alors du seigneur Anticornaro, qu'il reçut avec beaucoup de civilité; et, après avoir lu sa lettre de recommandation, il lui dit: Monsieur, la lettre de mon savant ami m'a pleinement instruit des particularités de votre maladie. Elle est effectivement difficile à guérir; mais je pense qu'il ne faut pas entièrement désespérer d'un parfait rétablissement. Si vous voulez vous confier à mes soins, j'emploierai toutes les ressources de mon art; mais j'y mets une condition indispensable; c'est que vous renverrez dès aujourd'hui tous vos domestiques, et que vous vous engagerez solemnellement à suivre mes ordonnances, au moins pour un mois. Sans cette soumission, je ne voudrois pas en-

treprendre la cure même d'un monarque. Docteur, répondit Anticornaro, les personnes de votre profession que j'ai consultées ne devroient pas, je l'avoue, me prévenir beaucoup en votre faveur; et j'hésiterois à souscrire à une pareille proposition de la part de tout autre que vous. Vous êtes le maître, monsieur, répliqua le docteur. Employez-moi, ou ne m'employez pas, cela est entièrement à votre disposition. Mais, comme je suis au-dessus de toute vue mercénaire, je ne hasarde point la gloire d'un art aussi noble que le mien, sans une espérance raisonnable de succès. Et quel succès pourrois-je me promettre contre une maladie aussi obstinée, si vous ne vouliez pas répondre à mes efforts pour la combattre? En effet, dit le seigneur Anticornaro, ce que vous dites est si sensé, et ce que j'ai vu de votre conduite m'inspire tant de confiance, que je veux bien vous donner sur-le-champ des preuves de la docilité la plus étendue. Il fit aussitôt venir ses domestiques, et leur ordonna

de s'en retourner dans sa ville, et de ne revenir qu'au bout d'un mois entier.

Lorsqu'ils furent partis, le médecin lui demanda comment il se trouvoit de son voyage. Beaucoup mieux que je n'aurois osé l'espérer, répondit-il; je me sens même plus d'appétit qu'à l'ordinaire. C'est pourquoi je desirerois, avec votre permission, que l'on avançât un peu l'heure du souper. Très-volontiers, dit le docteur; à huit heures du soir, tout sera prêt pour votre repas. Dans cet intervalle, vous trouverez bon que j'aille visiter mes malades.

Les premiers instans de l'absence du médecin furent employés par le seigneur Anticornaro à repaître agréablement son imagination de l'excellent souper qu'il alloit faire. Sûrement, se disoit-il à lui-même, si le docteur Ramozzini traite les pauvres d'une manière si charitable, il n'épargnera rien pour régaler un homme de mon importance. J'ai ouï dire que l'on mange dans cette ville d'excellentes truites et des ortolans délicieux.

Je ne doute pas que le docteur n'ait un excellent cuisinier, et je n'aurai pas à me repentir d'avoir renvoyé les miens. Il s'amusa quelque temps de ces idées. Mais bientôt son appétit devenant de plus en plus affriandé par son imagination, il perdit toute patience; et, ayant appelé un domestique de la maison, il demanda ce qu'on pourroit lui donner de meilleur pour distraire son estomac jusqu'à l'heure du souper. Monsieur, lui répondit le domestique, je voudrois de tout mon cœur pouvoir vous obéir; mais mon maître, bien qu'il soit le plus généreux des hommes, a une attention si scrupuleuse pour les malades qu'il traite dans sa maison, qu'il ne veut pas qu'on leur serve rien à manger hors de sa présence. Ainsi donc je vous supplie de vouloir bien l'attendre. En moins de deux heures le souper sera prêt, et vous pourrez alors vous dédommager amplement de ce retard. Le seigneur Anticornaro fut en conséquence obligé de passer encore deux heures sans rien prendre: ef-

fort d'abstinence qu'il ne lui étoit pas arrivé de faire depuis vingt ans. Il se plaignit avec amertume de la lenteur des heures, et se dépita cent fois contre sa montre, qui n'en avançoit pas le cours. Enfin le docteur rentra ponctuellement à l'heure qu'il avoit annoncée ; et l'on s'empressa de dresser la table : ce qui fut fait avec beaucoup d'appareil. On y servit six grands plats de porcelaine, tous bien couverts. A cet aspect, le seigneur Anticornaro tressaillit de joie ; mais, au moment où il alloit déployer sa serviette, le docteur lui dit : Doucement, monsieur, s'il vous plaît. Avant de donner carrière à votre appétit, il est bon de vous prévenir que, suivant la méthode que j'ai cru devoir employer pour vaincre l'opiniâtreté de votre maladie, vos alimens et votre boisson sont mêlés de drogues médicinales, telles que votre état le requiert. Ce n'est pas qu'elles doivent vous inspirer aucun dégoût; car je vous défie de les distinguer par aucun de vos sens. Mais, comme leurs effets

sont également prompts et efficaces, je dois vous recommander de manger avec une extrême modération. En achevant ces paroles, il ordonna que les plats fussent découverts. Quelle fut la surprise du seigneur Anticornaro de n'y voir autre chose que des olives, des figues sèches, des dattes, quelques pommes cuites, des œufs bouillis, et un vieux morceau de fromage. Ciel et terre, s'écria-t-il à cette fatale vue! est-ce donc ce pauvre souper que vous avez fait préparer pour moi avec un préambule si magnifique? Imaginez-vous qu'un homme de ma sorte puisse se contenter de ce triste repas, qui satisferoit à peine les misérables mendians que j'ai vus à dîner dans votre salle? Daignez, je vous en supplie, m'excuser, monsieur, répondit le médecin. C'est l'extrême attention que j'ai pour votre santé qui me force de vous traiter avec cette incivilité apparente. Votre sang est échauffé par l'exercice extraordinaire que vous avez fait dans votre voyage; et si j'allois follement condes-

cendre à vos desirs dévorans, une fièvre maligne pourroit être pour vous le prix de ma foiblesse. Mais demain, comme vous serez un peu plus reposé, je pourrai vous traiter d'une manière moins indigne de vous. Le seigneur Anticornaro, voyant qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre, se consola du moins par l'espérance qu'on lui faisoit entrevoir, et se soumit à attendre avec patience le régal du lendemain. En attendant, il prit des dattes, des figues, des olives, et mangea un morceau de fromage avec du pain. Mais, lorsqu'il voulut boire, ne voyant que de l'eau sur la table, il pria le domestique de lui porter du vin. Non, non, Fabricio, s'écria le docteur, gardez-vous bien d'en apporter, si vous estimez la vie de cet illustre gentilhomme. Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers lui, c'est avec un regret inexprimable que je suis forcé de contrarier votre goût. Mais le vin seroit aujourd'hui pour vous un poison mortel. Ayez la bonté de vouloir bien vous contenter, pour ce soir

seulement, d'un grand verre de cette excellente eau minérale. Le seigneur Anticornaro fut encore obligé de se soumettre; et il but son verre d'eau avec les plus étranges contorsions. Lorsque le souper fut desservi, le docteur, qui avoit l'esprit extrêmement cultivé, tâcha de réjouir son hôte par une conversation aussi instructive qu'agréable, qui dura environ une heure. Alors il lui proposa de se retirer pour prendre un peu de repos. Le seigneur Anticornaro accepta joyeusement cette invitation, attendu qu'il se trouvoit un peu fatigué du voyage, et qu'il se sentoit de grandes dispositions au sommeil. Le docteur lui souhaita une bonne nuit, et ordonna à un valet de chambre de le conduire dans son appartement. On avoit eu soin de le préparer de manière que rien n'y ressentît la mollesse. Il n'y avoit ni fauteuil, ni bergère, ni sopha; quelques chaises de paille fort propres composoient tout l'ameublement. Pour ce qui est du lit, il eût

été difficile de le rendre plus simple. Ce n'étoit qu'un matelas de crin avec un sommier de paille; l'un et l'autre à-peu-près aussi mollets que le plancher. A peine le seigneur Anticornaro eut-il couru tout cela d'un coup-d'œil, qu'il entra dans un violent accès de colère. Insolent, dit-il à son guide, ton maître auroit-il l'audace de me confiner dans un si misérable chenil? Conduis-moi tout de suite dans un autre appartement. Monsieur, lui répondit humblement le valet de chambre, je suis sûr de ne m'être pas du tout mépris aux ordres de mon maître: et je vous dois trop de respect pour penser à lui désobéir sur un seul point qui intéresse votre santé. En disant ces mots, il sortit de la chambre; et, tirant la porte sur lui, il laissa le seigneur Anticornaro se livrer tout à ses méditations. Elles ne furent pas d'abord très-riantes. Cependant, comme il n'y avoit aucun moyen de les égayer, il ôta ses habits, et se jeta sur sa modeste couchette, où

il s'assoupit bientôt, en roulant dans son esprit des projets de vengeance contre le docteur et toute sa maison.

Il dormit, malgré lui, d'un si profond sommeil, qu'il ne se réveilla que vers le milieu de la matinée. Alors le médecin entra dans sa chambre, et s'informa civilement de l'état de sa santé. Le repos de la nuit ayant calmé ses esprits, il fut assez sensible aux tendres politesses du docteur, pour modérer les mouvemens d'indignation qu'il avoit ressentis la veille. Il se contenta de laisser échapper quelques plaintes sur la nudité de son habitation. Monsieur, lui répondit le médecin, n'êtes-vous pas convenu solemnellement de vous soumettre en tout à mes ordonnances? Pouvez-vous imaginer que j'aie d'autres vues que le rétablissement de votre santé? Il n'est pas possible que vous puissiez démêler, dans chaque détail, les motifs de ma conduite, quoiqu'elle soit fondée en tous ses points sur les principes de la théorie la plus lumineuse, et sur les plus sûrs résultats d'une longue

expérience. Quoi qu'il en soit, je dois vous informer que j'ai su donner jusqu'à votre lit une vertu curative ; et vous devez être forcé d'en convenir, après le doux repos que vous avez goûté cette nuit. Mon art ne s'étend point à communiquer des propriétés aussi salutaires à la soie et au duvet. C'est pourquoi j'ai été obligé, contre mon inclination, de vous coucher un peu durement. Mais, à cette heure, si vous le trouvez bon, il est temps de vous lever. Il sonna aussitôt ses domestiques ; et le seigneur Anticornaro se laissa habiller tranquillement. On vint bientôt l'avertir que le déjeûner étoit prêt. Il s'attendoit à faire un excellent repas ; mais son inexorable surveillant ne voulut lui permettre de manger qu'un morceau de pain, et de boire qu'une écuelle d'eau de gruau ; ce qu'il établit, malgré les contradictions de son hôte, sur les plus doctes fondemens de la science médicale.

A la fin de ce frugal déjeûner, le docteur dit à son malade qu'il étoit temps

de commencer l'exécution du projet qu'il avoit conçu, pour le rétablir dans le parfait usage de ses membres. A ces mots, il le conduisit dans un petit cabinet, où il le pria d'essayer de se tenir debout. Cela me seroit bien impossible, répondit le seigneur Anticornaro ; il y a trois ans que je ne puis me servir de cette jambe. Eh bien ! lui répliqua le docteur, gardez vos béquilles, et appuyez-vous contre le mur pour vous soutenir. Après bien des façons, le seigneur Anticornaro se mit dans la posture qu'on venoit de lui prescrire. Aux béquilles près, on l'auroit pris pour un jeune soldat que l'on façonne aux premiers exercices des armes. Le docteur, le voyant bien affermi dans cette position, lui fit une inclination profonde, et sortit brusquement, en tirant la porte après lui. Le seigneur Anticornaro, comme on l'imagine sans doute, ne savoit que penser d'une pareille cérémonie. Mais il fut bien plus surpris, lorsqu'il sentit les barres de fer, dont il n'avoit pas encore vu que le parquet de la chambre

étoit formé, s'échauffer insensiblement sous ses pieds. Il se mit aussitôt à pousser des cris, tantôt appelant d'une voix suppliante le docteur et ses domestiques, tantôt les menaçant de tout son corroux. Ses prières et ses menaces furent également inutiles. Personne ne vint à son secours. La chaleur qu'il ressentoit le força bientôt de se tenir sur un pied, pour donner à l'autre le temps de se refroidir. Ce fut ensuite le tour de celui-ci de rendre le même service au premier. Mais comme l'ardeur devenoit à chaque instant plus vive, le même pied ne pouvoit rester un moment sur les barreaux de fer échauffés. Ainsi le seigneur Anticornaro n'eut d'autreressource que d'aller sautant tout autour de la chambre, tantôt sur le pied droit, tantôt sur le pied gauche; puis enfin de bondir comme ces enfans qui sautent légèrement sur la terre, tandis qu'une corde agitée par deux de leurs camarades s'élève en tournant au-dessus de leurs têtes, et vient passer sous leurs pieds. On n'auroit jamais

mais pu croire que c'étoit le même homme qui, l'instant auparavant, ne pouvoit faire aucun pas sans béquilles : aussi je me fais un devoir de publier à sa louange qu'il fit son petit manège avec mille fois plus d'agilité qu'il n'auroit osé l'espérer lui-même. Le fruit de cet exercice fut de donner à ses muscles et à ses nerfs un jeu liant et souple, qu'ils n'avoient pas eu depuis un grand nombre d'années, et de lui procurer en même temps une transpiration abondante. Lorsque le docteur jugea qu'il s'étoit donné assez de mouvement, il lui envoya un bon fauteuil pour se remettre de sa fatigue, et il laissa refroidir, par degrés, le parquet, comme il l'avoit fait échauffer. Ce fut alors que le seigneur Anticornaro commença, pour la première fois, à goûter les douceurs du repos qui suit une violente agitation. A l'heure du dîner, lorsque le docteur parut devant lui, il se répandit en excuses sur les libertés qu'il avoit prises avec sa personne. Le seigneur Anticornaro ne reçut point ces excuses

sans quelque dépit. Quoi qu'il en soit, sa colère fut un peu adoucie par l'odeur d'un poulet rôti qu'on servit devant son couvert. L'exercice de la matinée et l'abstinence de la veille lui firent trouver un goût friand à tout ce qu'il mangeoit. Il obtint même la permission de mettre un peu de vin dans son eau. Le docteur lui accordoit chaque jour quelque chose de plus. Toutes ces condescendances étoient cependant pour lui si peu de chose, que le mois lui sembloit s'écouler avec la lenteur d'une année. A peine le vit-il expiré, que ses domestiques étant revenus pour prendre ses ordres, il se jeta soudain dans sa litière, et partit brusquement, sans prendre congé du docteur ni d'aucun des gens de sa maison. Lorsqu'il venoit à réfléchir sur le traitement mesquin qu'il avoit reçu, sur ses exercices forcés, sur ses jeûnes involontaires, enfin sur toutes les mortifications qu'il lui avoit fallu souffrir, il ne pouvoit s'empêcher de croire que ce ne fût une moquerie du premier médecin,

qui l'avoit envoyé avec une lettre chez celui de Padoue. Plein d'un sentiment de vengeance, il se rendit chez lui, dès son arrivée, pour l'accabler des plus violens reproches. Le médecin eût de la peine à le reconnoître, quoique son absence eût été de si courte durée. Il avoit perdu la moitié de son énorme grosseur. Son teint étoit devenu plus clair et plus reposé. Pour ses béquilles, il les avoit laissées à Padoue, comme un meuble inutile. Lorsqu'il eut exhalé tous les injures que lui inspiroit son ressentiment, le médecin lui répondit d'un air froid : Je ne sais, monsieur, de quel droit vous venez me débiter toutes vos invectives, puisque c'est de votre propre mouvement que vous vous êtes confié aux soins du docteur Ramozzini.

ANTICORNARO.

Il n'est que trop vrai. Mais pourquoi me donniez-vous une si haute idée de ses lumières et de sa probité.

LE MÉDECIN.

Il vous a donc trompé sur l'un ou

l'autre point ? Et vous vous trouvez plus mal que lorsque vous vous êtes mis entre ses mains ?

ANTICORNARO.

Ce n'est pas ce que je veux dire. Mes digestions se font certainement beaucoup mieux, je dors d'un sommeil plus tranquille, et je puis marcher presque aussi lestement que dans ma première jeunesse.

LE MÉDECIN.

Et vous êtes venu sérieusement vous plaindre à moi d'un homme qui, en si peu de temps, a su opérer tous ces prodiges en votre faveur ? Êtes-vous fâché qu'il vous ait fait prendre un degré nouveau de force et de santé, que vous n'aviez pas le moindre sujet de vous promettre ; et qu'il vous ait mis au point de commencer une vie saine et robuste, si vous savez vous conduire avec plus de sagesse que vous n'avez fait jusqu'à ce jour ? Il me semble que voilà des griefs d'une espèce bien nouvelle. C'est du

moins la première fois que j'en ai entendu de pareils.

Le seigneur Anticornaro, qui n'avoit pas encore eu l'avisement de réfléchir sur tous ces avantages, ne put s'empêcher de laisser paroître un peu de confusion; et le docteur reprit ainsi son discours: La seule personne que vous deviez accuser, c'est vous-même, qui vous êtes laissé imprudemment aveugler par vos préventions. En entrant chez le docteur Ramozzini, vous avez vu une troupe de malheureux faire un bon repas à sa table. Ce digne homme, aussi généreux que savant, est le père de tous ceux qu'il voit souffrir autour de lui. Il sait que la plupart des maladies des pauvres ne proviennent que d'une mauvaise nourriture et de l'excès du travail; il leur prescrit du repos, et leur donne avec bonté des alimens plus sains. Les riches, au contraire, ne sont que plus souvent malades que par leur intempérance et leur mollesse; c'est pourquoi il est nécessaire d'employer pour eux un traitement

tout opposé, et de leur ordonner les privations et l'exercice. Si l'on vous a un peu traité comme un enfant, c'est que vous en aviez l'obstination et l'inexpérience. D'ailleurs, ce n'étoit que pour votre avantage. On n'a médicamenté ni vos alimens ni votre boisson. Vos meubles ni votre lit n'avoient point reçu de vertus curatives. Tout le changement prodigieux qui s'est fait en votre constitution, vous ne le devez qu'au soin que l'on a pris de vous imposer un régime plus sage, et de réveiller vos facultés assoupies. Quant à cette heureuse supercherie dont il a fallu se servir, vous n'avez à vous plaindre que de votre folle imagination, qui vous a persuadé qu'un médecin devoit régler ses ordonnances sur les fantaisies et les vues bornées de son malade. Le docteur Ramozzini s'étoit engagé à faire usage de tous les secrets de son art pour vous guérir. S'il n'en a employé que de simples et de naturels, c'est une preuve de sa sagesse et de son habileté. D'après votre aveu

même, l'effet en a été assez heureux, pour qu'en le payant de la moitié de votre fortune, vous soyez encore en reste envers lui.

Le seigneur Anticornaro, qui ne manquoit ni de sens ni ne générosité, sentit toute la force de ce discours. Il fit au docteur les plus belles excuses sur ses emportemens, et dépêcha aussitôt un courrier vers le docteur Ramozzini, avec des présens magnifiques, et une lettre qui lui exprimoit la plus vive reconnoissance. Il se trouva si heureux du rétablissement de ses forces et de sa santé, qu'il ne retomba plus dans ses anciennes habitudes d'intempérance et de mollesse. Par un exercice constant et une conduite réglée, il sut se préserver de toute maladie fâcheuse, et parvint jusqu'à un âge très-avancé.

Oh! que voilà une drôle d'histoire! s'écria Tommy dès qu'elle fut achevée. Qu'il me tarde de pouvoir la conter à quelqu'un de ces gentilshommes goutteux qui viennent à la maison! Ce seroit

fort mal de votre part, lui répoudit M. Barlow, à moins qu'on ne vous la demande expressément. Ces messieurs ne peuvent pas iguorer que tous les excès auxquels ils se livrent ne servent qu'à augmenter leur mal. Ainsi votre histoire ne leur apprendroit rien de nouveau à ce sujet. Mais il seroit indécent à un petit garçon, comme vous l'êtes, de se donner les airs de vouloir instruire les autres, tandis qu'il a si grand besoin d'instruction pour lui-même. Contentons-nous de voir, par cettte histoire qui peut s'appliquer à la moitié des gens riches dans presque tous les pays, que l'abus des jouissances est encore plus dangereux pour la santé que leur privation. Quant aux Lapons, sur lesquels vous étiez si fort en peine, ils parviennent en général à une très-longue vieillesse, sans aucune de ces maladies fréquentes auxquelles nous sommes sujets. L'infirmité la plus commune parmi eux, est l'affoiblissement et même l'extinction de la vue ; ce que l'on attribue à l'aspect

éblouissant de la neige, et à l'âcreté de la fumée dont ils sont constamment enveloppés dans leurs huttes. Vous pourrez apprendre eecore d'autres détails intéressans sur ce peuple, lorsque vous serez en état de lire les récits de nos voyageurs.

Quelques jours après cet entretien, lorsque la neige fut un peu balayée de la surface de la terre, quoique le froid n'eût presque rien perdu de sa rigueur, les deux petits garçons sortirent ensemble l'après-midi pour aller faire une promenade dans la campagne. Ils marchoient d'un pas si leste, qu'au bout d'une heure ou d'une heure et demie... Mais, *chut*. Entamons ici le récit de leurs aventures. Elles sont bien assez intéressantes pour mériter de vous les raconter sur-le-champ.

Nous avons laissé nos deux amis marchant d'un pied léger dans la campagne, et ne songeant guère au chemin qu'ils avoient fait, ni à celui qu'ils devoient faire pour s'en retourner. Enfin, le soleil

qui disparut bientôt à leurs yeux, en s'abaissant derrière une petite éminence, les avertit qu'il falloit reprendre la route du logis. Ils suivirent ce conseil de fort bonne grace; mais, en traversant une forêt, ils prirent un sentier pour l'autre, et ils ne s'apperçurent qu'ils étoient égarés qu'après avoir brouillé entièrement leur chemin, en cherchant de tous côtés à le démêler. Pour comble de détresse, le vent commença tout-à-coup à souffler avec furie du côté du nord; et une neige épaisse, qu'il poussoit en tourbillons, obligea bientôt nos deux petits voyageurs de se réfugier sous les arbres, quoiqu'ils fussent dépouillés de feuillages. Par bonheur, en tournant les yeux autour de lui, Henri apperçut un vieux orme, dont le tronc, creusé par les ans, sembloit s'offrir tout exprès pour leur donner asyle. Ils parvinrent à s'y glisser l'un après l'autre, et ils s'y trouvèrent assez chaudement, tandis que le vent, sifflant entre les branches fracassées, ébranloit la masse entière de l'arbre qui les ren-

fermoit, et que la neige, tombant à gros flocons autour d'eux, sembloit menacer la terre de l'ensevelir. Tommy, qui n'avoit jamais éprouvé les rigueurs de l'hiver sous le ciel brûlant de la Jamaïque, supporta quelque temps cette épreuve avec beaucoup de courage, et sans laisser échapper une plainte. Mais bientôt le froid et la faim le tourmentant à l'envi, il se tourna tristement vers son camarade, et lui demanda d'une voix piteuse ce qu'ils alloient devenir.

HENRI.

Je pense que nous n'avons autre chose à faire que d'attendre ici que le temps se soit un peu éclairci; alors nous tenterons de retrouver notre chemin.

TOMMY.

Mais si le temps ne s'éclaircit pas?

HENRI.

Dans ce cas, il faudra nous résoudre à marcher à travers la neige, ou bien rester claquemurés dans ce trou, qui nous met si bien à l'abri.

TOMMY.

Tu ne songes donc pas combien il seroit terrible de nous trouver seuls dans une forêt pendant toute la nuit ?

HENRI.

J'y songe aussi bien que toi. Mais quand il n'y a rien de mieux à faire ?

TOMMY.

Oh ! c'est que j'ai tant de froid et de faim ! Si nous avions seulement un peu de feu pour nous réchauffer !

HENRI.

S'il ne tient qu'à cela, j'ai ouï dire que les Sauvages font du feu quand ils veulent, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, jusqu'à ce qu'ils s'enflamment. Il n'y a qu'à essayer. Mais non, attends ; il me vient une meilleure idée. J'ai un grand couteau dans ma poche, qui me fera très-bien le service d'un briquet, en le frappant du dos contre un caillou. Laisse-moi faire.

Henri sortit alors de l'arbre pour chercher un caillou, ce qui étoit assez difficile, à cause de l'épaisseur de la neige dont

dont la terre étoit couverte. Il eut enfin le bonheur d'en trouver deux au lieu d'un. Il en prit un dans chaque main; et, les frappant l'un contre l'autre de toute sa force, il parvint à briser le plus cassant en plusieurs morceaux. Il choisit celui de tous qui avoit le tranchant le plus mince, et dit à Tommy, en souriant, qu'il alloit bacler son affaire. Tiens, ajouta-t-il d'un ton gai, tu vas voir. Il se mit à battre le morceau de caillou du dos de son couteau : Pink! pink! pink! et voilà aussitôt un torrent d'étincelles qu'il fit jaillir. Il ne s'agit plus maintenant, continua-t-il, que de trouver, faute d'amadou, quelque chose qui puisse s'allumer à ces étincelles. Il ramassa les feuilles les plus sèches qu'il put trouver, avec des morceaux de bois mort, et il en fit un bûcher. Mais, hélas! ni le bois ni les feuilles n'étoient d'une nature assez enflammable. Il eut beau se fatiguer à faire tomber sur eux des milliers d'étincelles brillantes; elles s'éteignoient sans rien allumer. Tommy,

à qui l'air décidé de son camarade avoit inspiré quelque confiance, fut abattu par son mauvais succès. L'effroi commença par degrés à pénétrer dans son ame. O ciel! qu'allons-nous faire, s'écria-t-il d'un ton de désespoir! Je ne vois rien de mieux à présent, répondit Henri, que de tâcher de retrouver notre chemin vers la maison. La neige ne tombe plus avec tant de violence, et le ciel commence à reprendre quelque sérénité. Allons, allons. Tommy, en grelottant, abandonna le creux de l'arbre; et Henri l'ayant pris par la main, ils se mirent à marcher tous deux. Le crépuscule du soir, prêt à s'éteindre, n'éclairoit que foiblement leurs pas. Tous les sentiers de la forêt se déroboient à leurs yeux sous la couche épaisse de neige dont elle étoit chargée : le souffle perçant du nord engourdissoit leurs membres; et presque à chaque pas ils enfonçoient dans la neige jusqu'aux genoux. Malgré tous les encouragemens de Henri, le pauvre Tommy alloit succomber de foiblesse,

lorsqu'ils apperçurent au loin un reste mourant de flamme, qui s'élevoit et s'abaissoit tour-à-tour. Cette vue ranimant un peu le courage abattu de Merton, ils marchèrent avec plus de vîtesse, et ils arrivèrent enfin auprès de quelques branches enflammées, que des bergers ou des voyageurs venoient sans doute de quitter. Vois-tu, s'écria Henri, quelle heureuse rencontre! Voilà un feu tout dressé, qui n'a besoin que d'un peu de bois pour se ranimer, et pour nous dégourdir. Il se mit aussitôt à rassembler les charbons; et ayant jeté par-dessus quelques branches sèches qu'il ramassa, ils virent s'élever une flamme vive et brillante, qui porta dans tous leurs sens la chaleur et la joie. Tommy ne tarda pas long-temps à reprendre sa philosophie, et il dit à son ami qu'il n'auroit jamais pensé que des branches de bois pourri eussent pu être d'une si grande conséquence pour son bien-être. Je le crois bien, répondit Henri; tu as été élevé de manière à ne jamais sentir ce que

c'étoit que de manquer de quelque chose. Il n'en est pas ainsi de la plupart des gens de la campagne. J'ai vu de pauvres familles qui n'ont ni feu pour se chauffer, ni habits pour se couvrir, et qui même ne savent quelquefois, en se levant, où prendre du pain pour leur journée. Penses-tu dans quelle déplorable situation ces malheureux doivent se trouver ? Cependant ils sont si accoutumés à une vie dure, qu'il ne leur échappe pas dans toute une année la moitié des lamentations que tu viens de faire en un quart-d'heure. Mais, répliqua Tommy un peu déconcerté par cette observation, on ne doit pas s'attendre que des gens comme il faut soient en état de supporter ce que les pauvres supportent.

HENRI.

Pourquoi non, s'ils sont des hommes comme eux ? Il me semble que tes gens comme il faut sont précisément comme il ne faudroit pas être. J'ai souvent observé que les gentilshommes et les dames

de notre voisinage, qui sont doublés de fourrures de la tête aux pieds, ne laissent pas que de frissonner au moindre souffle de l'air, comme s'ils avoient la fièvre, tandis que les enfans des pauvres, jusqu'aux plus petits, courent pieds nus sur la glace, et se divertissent à faire des boules de neige.

TOMMY.

Effectivement, tu m'y fais penser. La dernière fois que j'allai chez mon papa, je vis, en entrant, des gens, assis autour d'un feu que l'on avoit fait aussi grand qu'il étoit possible, se plaindre pourtant de la rigueur du froid; et je venois de voir des laboureurs qui avoient quitté leur veste pour travailler.

HENRI.

C'est que l'exercice vaut mieux pour se réchauffer, que le meilleur charbon de terre. Cette chaleur ne coûte pas si cher, et dure plus long-temps.

TOMMY.

Il faudroit donc, à t'en croire, que les

gentilshommes prissent une bêche, et allassent cultiver les champs.

HENRI.

Peut-être n'en feroient-ils que mieux, au lieu de s'ennuyer dans leurs châteaux. Mais laissons-les se conduire à leur fantaisie. Je ne te demande qu'une chose. Crois-tu qu'il soit bon à un gentilhomme d'avoir un corps sain et vigoureux?

TOMMY.

Sans doute.

HENRI.

Il faut donc qu'il s'endurcisse un peu au travail, s'il ne veut être fluet et maladif comme une femme.

TOMMY.

Est-ce que l'on ne peut être fort sans travailler?

HENRI.

Je m'en rapporte là-dessus à toi-même. Tu as vu quelquefois chez ton père des enfans de gentilhomme. Y en a-t-il un seul aussi robuste que le moindre fils de fermier, qui est accoutumé de bonne heure à manier la bêche et la charrue?



*Mais qui auroit jamais pensé trouver ici le jeune M. Merton dans une si vilaine nuit.*

Marillier del. Delignon sculp



TOMMY.

Il n'y a rien de si vrai; car je sens, pour ma part, que je suis devenu beaucoup plus fort depuis que j'ai appris à travailler dans le jardin de M. Barlow.

Pendant qu'ils s'entretenoient de cette manière, ils virent un petit paysan chargé de ramée, qui s'avançoit vers eux en chantant. Du plus loin que Henri pût distinguer ses traits à la lueur de la flamme, il le reconnut, et s'écria: Sur ma parole, Tommy, voici le petit garçon à qui tu as donné des habits cet été. Il demeure sans doute dans le voisinage; et son père ou lui voudront bien nou remettre dans notre chemin. Le petit garçon étant alors arrivé tout près d'eux, Henri lui demanda s'il pourroit les conduire hors de la forêt. Oui, sûrement, répondit-il; mais qui auroit jamais pensé trouver ici le jeune M. Merton dans une si vilaine nuit? Venez, venez avec moi. Nous irons d'abord dans la cabane de mon père pour vous réchauffer à notre

feu. Pendant ce temps, j'irai chez M. Barlow lui dire de ne pas être inquiet sur votre compte. Tommy accepta avec transport cette proposition. Le petit garçon les conduisit hors de la forêt ; et, au bout d'un quart-d'heure de marche, ils arrivèrent à la porte d'une chétive cabane, qui étoit à côté du grand chemin. Ils virent, en entrant, une femme occupée à filer au rouet. La fille aînée faisoit cuire de la bouillie sur le feu. Le père, assis près d'une table au coin de la cheminée, lisoit attentivement dans un livre, sans être détourné par trois ou quatre marmots à demi-nus, qui se rouloient à ses pieds en jouant avec un chat. Mon père, dit le petit garçon, du seuil de la porte, en jetant à bas son fagot de ramée, voici le jeune M. Merton, qui nous a fait tant de bien cet été, avec son ami Sandford. Ils ont perdu leur chemin dans le bois, et ils ont essuyé toute la neige qui est tombée depuis une heure. Pendant ce discours, le vieux paysan avoit ôté ses lunettes, et posé

son livre sur la table, en regardant, la bouche béante, les deux enfans. Il se leva aussitôt, alla les prendre par la main, et les pria de s'asseoir à sa place, tandis que la bonne femme, jetant sur le feu le fagot que venoit d'apporter son fils, leur dit avec bonté : Allons, mes petits amis, vous êtes transis de froid, chauffez-vous. Hélas! c'est tout ce que j'ai de meilleur à vous donner. Je voudrois bien avoir quelque chose à vous offrir pour manger; mais j'ai peur que vous ne puissiez trouver du goût à notre pain. Il est si sec et si noir! En vérité, ma bonne femme, lui répondit Tommy, je me sens un si grand appétit, qu'il n'est rien, je crois, que je ne puisse manger avec plaisir. Eh bien donc, répliqua la bonne femme, il me reste un morceau de lard des grandes fêtes, je vais le faire cuire sur les charbons; et si vous voulez en faire votre souper, je vous le verrai manger avec bien de la joie.

Tandis que la bonne femme s'em-

pressoit de faire les préparatifs du repas, il lui échappoit de profonds soupirs. Ah! s'écria-t-elle, sans cette malheureuse fièvre qui a travaillé mon pauvre homme tout cet été, nous aurions été un peu mieux en état de vous recevoir. Hélas! quand j'y pense, nous nous sommes vus bien à plaindre.

Tiens, ma femme, crois-moi, lui répondit son mari, ne parlons plus des maux passés. Ne songeons qu'à nous réjouir de ce que nous sommes plus heureux à présent. Il est vrai que deux de ces enfans et moi, nous avons été malades cette année; mais, par la grace de Dieu, n'en sommes-nous pas réchappés? La Providence n'a-t-elle pas envoyé à notre secours le digne M. Barlow, et ce brave petit Sandford, qui est venu nous porter de quoi vivre dans le temps où nous étions près de mourir de faim? N'ai-je pas eu du travail pendant toute l'automne? et même à présent, tandis que tant de malheureux, qui valent mieux que moi, ne savent où donner de la

tête faute d'ouvrage, n'ai-je pas six bons schellings à gagner par semaine?

Six schellings, interronpit Tommy avec surprise! Quoi! c'est là tout ce que vous avez pour nourrir votre femme et vos enfans pendant la semaine entière?

LE PAUVRE HOMME.

Je vous demande pardon, mon cher petit monsieur; ma femme gagne, par-ci, par-là, dans la semaine, un schelling ou un schelling et demi, à travailler à la journée. Ma fille aînée commence à faire aussi quelque chose de sa quenouille; mais cela ne va pas loin, parce qu'il faut qu'elle soigne les enfans.

TOMMY.

Cela ne fait donc que sept à huit schellings pour huit jours. Eh bien! le croiriez-vous? J'ai vu de nos dames en donner presque autant pour entendre chanter pendant une heure, ou pour faire friser leurs cheveux. Je connois même une petite demoiselle, dont le père donne une demi-guinée par leçon

à un danseur, pour lui apprendre à cabrioler autour de la chambre.

LE PAUVRE HOMME.

Oh! que voulez-vous? Ce sont des gentilshommes dont vous me parlez. Ils sont riches, et ils ont le droit de faire ce qu'ils veulent de leur argent; mais nous, pauvres gens que nous sommes, c'est notre devoir de travailler rudement toute la journée, et encore de remercier Dieu le soir de ce que notre condition n'est pas plus mauvaise.

TOMMY.

Et comment pouvez-vous le remercier de vivre dans une cabane comme celle-ci, et de gagner à peine dans une semaine ce que les autres dépensent dans une heure?

LE PAUVRE HOMME.

Eh! mon cher petit monsieur, n'est-ce pas un acte de sa bonté, que nous ayons encore une maison pour nous mettre à l'abri du mauvais temps, des habits pour nous vêtir, et un morceau de pain pour vivre? Tenez, sans chercher plus loin,

nous vîmes passer hier devant notre porte deux hommes qui avoient failli périr dans une tempête, et qui avoient perdu sur leur vaisseau tout ce qu'ils possédoient. L'un des deux avoit à peine des vêtemens pour se couvrir; il trembloit dans tous ses membres d'une grosse fièvre: l'autre avoit les pieds à demi-gelés, pour avoir dormi la nuit sur la neige. Ne suis-je pas plus heureux que ces pauvres gens, et que mille autres, peut-être, qui, dans ce moment, sont balottés par les vagues, et jetés sur des rochers, ou qui languissent dans les prisons sous le poids de leurs dettes et de leur misère, ou qui vont errant dans les campagnes, sans abri pour les défendre des rigueurs de la saison? Ne pouvois-je pas me laisser entraîner à commettre de mauvaises actions, comme tant de malheureux qui n'y ont été poussés que par le besoin, et me rendre enfin coupable de quelque crime qui m'auroit conduit à une mort honteuse? Voyez, après cela, si je ne dois pas être reconnoissant envers

le ciel de toutes ces bénédictions qu'il a répandues sur ma tête, malgré mon indignité?

Tommy qui, jusqu'alors, avoit joui des biens de la vie, sans élever sa pensée vers l'Etre suprême de qui il les avoit reçus, fut vivement frappé de la piété de cet homme vertueux; mais, au moment où il se disposoit à lui répondre, la bonne femme, qui avoit étendu sur la table une nappe grossière, mais fort propre, et qui venoit de servir dans un plat de terre son morceau de lard fumant, s'avança d'un air gracieux vers nos deux amis pour les engager à faire leur repas. Ils se rendirent à cette invitation avec d'autant plus d'empressement, qu'ils n'avoient rien mangé depuis l'heure de leur dîner. C'étoit un plaisir ravissant pour leur bonne hôtesse de les voir s'escrimer à l'envi l'un de l'autre pour faire honneur à son banquet. Pour le maître de la cabane, lorsqu'il les vit si bien occupés, il alla prendre son chapeau, et il s'achemina tout de suite vers

la maison de M. Barlow, dans le dessein de lui porter des nouvelles de ses chers élèves.

Leur longue absence le tenoit, depuis une heure, dans les plus vives inquiétudes. Non content d'envoyer de tous côtés ses gens à leur rencontre, il venoit de se mettre en quête lui-même; en sorte que le pauvre homme le trouva à moitié chemin de la maison. Il s'empressa de le tranquilliser; et, l'emmenant avec lui, ils arrivèrent tout justement comme Tommy Merton et son camarade achevoient d'expédier l'un des meilleurs repas qu'ils eussent fait de leur vie. Les deux petits garçons se levèrent aussitôt pour voler dans les bras de leur ami. Ils le remercièrent de son empressement, et lui firent mille excuses sur les inquiétudes qu'ils lui avoient causées. M. Barlow les embrassa avec la plus vive tendresse; et, sans leur faire de reproches, il leur conseilla d'être plus prudens à l'avenir, et de ne pas pousser si loin leurs promenades. Après avoir rendu graces

aux pauvres gens du bon accueil qu'ils avoient fait à ses élèves, il prit ceux-ci par la main, et ils se mirent tous trois en marche, à la clarté des étoiles.

Pendant la route, M. Barlow renouvela ses conseils à nos petits étourdis, et leur peignit vivement les dangers auxquels ils s'étoient exposés. Il est arrivé, leur dit-il, à plusieurs personnes d'être surprises, dans votre situation, par une chûte de neige imprévue, de perdre leur route, et de se précipiter dans des fossés profonds, où ils ont été ensevelis par la neige, et gelés au point d'en mourir. O ciel! s'écria Tommy, quel risque nous avons couru. Mais, dites-moi, je vous prie, monsieur, est-ce que la mort est toujours inévitable en pareil cas? Vous devez assez sentir, lui répondit M. Barlow, s'il est facile d'en échapper. Il y a cependant quelques exemples de personnes qui ont passé quelques jours ensevelies sous la neige, et qui en ont été retirées vivantes. Demain je vous ferai lire une histoire remarquable à ce sujet.

Tommy, qui aimoit les histoires à la folie, remercia M. Barlow de l'espérance qu'il lui donnoit d'en apprendre bientôt une nouvelle. Il en continua plus gaîment sa marche. Mais, dans un moment de silence qui venoit de se glisser, je ne sais comment, à travers leur entretien, ayant par hasard élevé ses yeux vers le ciel, il fut frappé de la clarté brillante dont il vit étinceler tous les astres. Oh! monsieur, s'écria-t-il, voyez, je vous prie, comme les étoiles sont belles ce soir! Il me semble aussi que je n'en ai jamais tant vu de ma vie. Je défierois bien de les compter. Oui-dà? lui répondit M. Barlow. Et si je vous disois qu'on est venu à bout de compter non seulement toutes celles que vous voyez, mais des milliers d'autres encore qui sont invisibles à vos regards?

TOMMY.

Comment cela seroit-il possible? Elles sont répandues de tous les côtés dans une si grande confusion. Là, voyons, par quel bout s'y prendre? Je ne vois ni fin ni commencement. C'est comme si je

vous proposois de compter les flocons de neige qui sont tombés ce soir tandis que nous étions dans la forêt. M. Barlow sortit à cette comparaison; et il dit à Tommy qu'il pensoit que son camarade seroit en état de lui rendre un meilleur compte des étoiles, quoiqu'il ne sût pas encore les nombrer toutes. Henri, ajouta-t-il, ne pourriez-vous pas nous montrer quelques constellations?

HENRI.

Oui, monsieur; je crois m'en rappeler quelques-unes que vous avez eu la bonté de me faire connoître.

TOMMY.

Mais d'abord, monsieur, qu'est-ce qu'une constellation, je vous prie?

M. BARLOW.

Je vais tâcher de vous le faire entendre. Ceux qui commencèrent les premiers à observer les cieux, comme vous le faites maintenant, y distinguèrent certains groupes d'étoiles, remarquables par leur éclat ou par leur proximité, et ils leur donnèrent un nom particulier, afin de

pouvoir les reconnoître plus aisément eux-mêmes, ou les indiquer aux autres. Chacun de ces groupes d'étoiles ainsi réunies, est ce qu'on nomme une constellation. Venez, Henri, vous êtes un petit fermier; vous devez connoître le charriot. Ayez la bonté de nous le faire voir. Henri leva la tête; et, au premier regard qu'il jeta vers les cieux: Le voilà, dit-il, et il montra du doigt vers le nord sept étoiles brillantes. Vous avez raison, c'est lui-même, répondit M. Barlow. Quatre de ces étoiles ont rappelé au peuple l'image des quatre roues d'un charriot; et les trois autres, celle d'un atelage de trois chevaux. Voilà l'origine du nom qu'ils ont donné à cette constellation. Maintenant, Tommy, regardez-la bien attentivement, et voyez ensuite si, dans tout le ciel, vous pourrez trouver sept autres étoiles qui ressemblent à celles-ci par leur position.

TOMMY.

Non, monsieur. J'ai beau regarder, je n'en vois point qui leur ressemblent.

M. BARLOW.

Vous pourrez donc les retrouver sans peine lorsqu'il vous plaira ?

TOMMY.

Il faut essayer. Je vais en détourner mes yeux, et regarder d'un autre côté. Bon ! je les ai tout-à-fait perdues. Il s'agit maintenant de les rattraper. Voyons (*Il cherche des yeux*). Oh ! les voici. Je les tiens, je crois. N'est-ce pas là le charriot, monsieur ?

M. BARLOW.

Oui, c'est bien lui. En vous rappelant ces étoiles, il ne vous sera pas difficile de trouver celles qui sont daus leur voisinage, d'apprendre aussi leurs noms, et d'aller ensuite successivement de l'une à l'autre, jusqu'à ce que vous soyez bien familiarisé avec toute la surface des cieux.

TOMMY.

Voilà qui est fort amusant, je vous assure. La première fois que j'irai à la maison, je veux montrer à maman le charriot. Je suis sûr qu'elle ne le con-

noît pas plus que je ne le connoissois tout-à-l'heure. Mais passons à d'autres constellations, je vous prie. Il me tarde d'en connoître un grand nombre.

M. BARLOW.

Je le veux bien, mon ami. Tenez, regardez d'abord ces deux étoiles, qui sont comme les deux roues de derrière du charriot. Portez ensuite doucement la vue vers le plus haut des cieux. Ne voyez-vous pas, avant d'y arriver, une étoile assez brillante, qui semble former une ligne presque droite, avec les deux autres dont nous venons de parler?

TOMMY.

Oui, monsieur, je la distingue à merveille.

M. BARLOW.

C'est ce qu'on nomme l'étoile polaire. Elle ne change jamais de position; et, en la regardant en face, vous êtes toujours sûr d'être tourné vers le nord.

TOMMY.

Ainsi donc, quand je suis vis-à-vis d'elle, je tourne le dos au sud.

M. BARLOW.

C'est fort bien raisonner. Je vois, d'après cela, que vous ne serez pas plus embarrassé pour trouver l'est et l'ouest.

TOMMY.

L'est, n'est-ce pas où le soleil se lève?

M. BARLOW.

Oui, mon ami; mais vous n'avez pas à présent de soleil pour vous diriger.

TOMMY.

Ah! tant pis. Me voilà tout dérouté par la nuit.

M. BARLOW.

Et vous, Henri, est-ce que vous ne pourriez pas vous passer du soleil?

HENRI.

Je crois me rappeler, monsieur, qu'en tournant le visage au nord, on a l'est à sa droite, et l'ouest à sa gauche.

M. BARLOW.

Votre mémoire vous sert à merveille. Je parierois bien que si Tommy l'avoit su une fois comme vous, il s'en seroit souvenu.

TOMMY.

Oh ! j'en ai maintenant pour la vie, monsieur, je vous en réponds. Il est singulier qu'une seule chose suffise pour vous en faire connoître trois autres. Je n'aurai plus besoin que de chercher au nord l'étoile polaire, pour trouver tout de suite l'est, l'ouest et le sud. Mais vous disiez tout-à-l'heure que l'étoile polaire ne change jamais de position ; est-ce que les autres étoiles en changent ?

M. BARLOW.

C'est une question à laquelle je veux vous apprendre à répondre vous-même. Tâchez de bien retenir l'état où le ciel se trouve en ce moment. Nous verrons dans un autre si les étoiles se seront déplacées.

TOMMY.

Oh ! je pourrois oublier facilement leur position. Si, pour m'en souvenir, je la marquois sur un morceau de papier ?

M. BARLOW.

Et comment vous y prendre ?

TOMMY.

Il ne faudroit que faire une marque pour chaque étoile du charriot. Je placerois ces marques justement comme je vois les étoiles disposées dans les cieux. Alors je vous prierois de m'écrire leurs noms, et cela me feroit un petit commencement de chemin pour gagner de proche en proche les autres, et parcourir de cette manière tous les cieux.

M. BARLOW.

Voilà un moyen fort bien imaginé, je vous assure. Mais vous savez qu'une feuille de papier est plate. Est-ce que les cieux vous paroissent aussi applatis ?

TOMMY.

Non, monsieur; au contraire. Le ciel semble s'élèver de tous côtés au-dessus de la terre, comme le dôme d'une grande église.

M. BARLOW.

Mais, si vous aviez un corps d'une forme arrondie, une grosse boule, par exemple, ne vous semble-t-il pas qu'elle répondroit mieux à la forme du ciel, et

et que vous pourriez y placer vos étoiles avec plus d'exactitude?

TOMMY.

Oui, monsieur, en effet, cela iroit beaucoup mieux. Oh! que je voudrois avoir une grosse boule blanche!

M. BARLOW.

Eh bien! je me charge de vous en procurer une, telle que vous la desirez.

TOMMY.

Oh! monsieur, je vous remercie. Il me tarde de l'avoir, pour vous y montrer bientôt un ciel de ma façon. Mais dites-moi, je vous prie, à quoi sert-il de connoître les étoiles? Ce n'est qu'un amusement, j'imagine?

M. BARLOW.

Quand le spectacle du ciel n'auroit pas d'autre avantage, ne seroit-ce pas toujours un grand plaisir de contempler ces astres brillans qui étincellent au-dessus de nos têtes? Nous faisons quelquefois de grandes courses pour voir défiler une longue suite de voitures, ou pour passer en revue des gens qui vont

se pavaner dans les promenades avec de beaux habits. Nous allons visiter avec curiosité des appartemens décorés de beaux meubles et de belles tapisseries; et cependant qu'est-ce que tout cela auprès de la splendeur de ces corps lumineux qui décorent la surface du firmament dans la sérénité d'une belle nuit?

TOMMY.

Oh! vous avez raison, monsieur. Ce beau salon de milord Wimple, que tant de gens vont admirer, n'est qu'une pauvre écurie en comparaison des cieux.

M. BARLOW.

Eh bien! ce n'est rien encore. Vous apprendrez un jour quel nombre infini d'avantages l'homme a su retirer de la connoissance des étoiles. Je ne veux à présent vous en citer qu'un seul, et c'est votre ami qui vous l'apprendra. Henri, auriez-vous la complaisance de lui faire l'histoire de vos courses désastreuses pendant cette nuit où vous vous étiez égaré?

HENRI.

Je le veux bien, monsieur. Il nous reste encore assez de chemin à faire pour que j'aie le temps de vous les raconter avant d'arriver à la maison.

TOMMY.

Oh! voyons, voyons, je te prie.

HENRI.

Tu sauras, mon ami, que j'ai un oncle qui demeure à trois milles d'ici, au-delà de ce grand marais où nous sommes allés nous promener quelquefois. Mon père m'envoyoit souvent en message chez lui. Un soir j'y arrivai si tard, qu'il m'étoit impossible, avec mes petites jambes, de retourner à la maison avant qu'il fût nuit : c'étoit dans le mois d'octobre. Mon oncle voulut me retenir à coucher; mais la commission de mon père étoit pressante. Je ne me donnai pas même le temps de me reposer, et je repartis. Je ne faisois que d'entrer dans cette grande bruyère, qui est à la sortie du village, lorsque la nuit devint tout-à-coup de la plus profonde obscurité.

TOMMY.

Et tu n'eus pas de frayeur de te trouver tout seul dans un endroit si affreux?

HENRI.

Mais non. Je pensai que ce qui pouvoit m'arriver de plus fâcheux, étoit d'être obligé de passer la nuit à la belle étoile; et, lorsque le matin seroit revenu, je n'aurois pas eu besoin de m'habiller pour reprendre mon chemin. Je continuai donc de marcher. Mais à peine fus-je parvenu vers le milieu de la bruyère, qu'il s'éleva un vent épouvantable, qui, de toute sa force, me souffloit droit au visage. Il fut bientôt suivi d'une pluie si épaisse, qu'il me parut impossible d'aller plus avant. Je quittai le sentier battu, et j'allai me réfugier sous des buissons, où je me mis un peu à l'abri de la tempête, en m'étendant sur le ventre. Au bout d'une heure, la pluie cessa de tomber avec autant de violence. Je me levai, et je tâchai de retrouver mes pas; mais par malheur ils étoient trop bien perdus, et je m'égarai.

TOMMY.

Oh ! que je me serois trouvé à plaindre à ta place !

HENRI.

Je marchai encore long-temps, mais je n'en fus pas plus avancé. Je n'avois pas une seule marque pour me reconnoître, attendu que la commune est si étendue et si dépourvue, soit d'arbres, soit de maisons, que l'on peut y marcher des milles entiers, sans découvrir autre chose que de la bruyère, des joncs et des épines. Tantôt je me déchirois les jambes à travers les ronces, tantôt je tombois dans des mares pleines d'eau, où je me serois noyé sans doute, si je n'avois pas su nager. Harassé de fatigue, j'allois m'étendre à terre, pour y passer le reste de la nuit, lorsqu'en tournant les yeux de tous les côtés, j'apperçus, à une certaine distance, une lumière, que je pris pour la chandelle d'une lanterne que quelqu'un portoit à travers le marais.

TOMMY.

Ah! c'est bon. Voilà qui me donne pour toi quelque espérance.

Tu vas voir, répondit Henri en souriant. J'hésitai d'abord si j'irois vers cette lumière; mais je pensai ensuite qu'un enfant comme moi ne valoit pas la peine que personne au monde cherchât à lui faire du mal; et puis il n'y avoit pas d'apparence qu'un homme qui seroit dehors pour quelque mauvais dessein s'avisât de porter une lanterne: en sorte que je résolus d'aller hardiment vers lui, pour lui demander mon chemin.

TOMMY.

Eh bien! cet homme-là eut-il la bonté de te tirer d'embarras?

HENRI.

Ecoute donc jusqu'au bout. Je commençois à marcher précipitamment à sa rencontre, lorsque je vis la lumière, que j'avois d'abord observée à ma droite, passer un peu à ma gauche, et venir ensuite directement vers moi. Cela me parut assez étrange. Cependant je con-

tinuai toujours ma poursuite ; et précisément lorsque je me flattois de la joindre, je tombai jusqu'aux oreilles dans un trou plein de boue.

TOMMY.

Voilà une chûte qui vient bien à contre-temps.

HENRI.

Je m'en tirai tant bien que mal, et je me crus encore fort heureux de me trouver du même côté que la lumière. Je me remis de plus belle à la suivre, mais avec aussi peu de succès qu'auparavant. J'avois déjà fait plus de quatre milles à travers la commnne, et je ne savois pas plus où j'étois que si j'eusse été transporté dans un pays inconnu. Je n'avois point d'espérance de retrouver mon chemin, à moins d'atteindre la lanterne ; et, quoique je ne pusse pas concevoir que la personne qui la portoit se doutât que je fusse si près d'elle, elle paroissoit manœuvrer comme si elle eût été déterminée à m'éviter. Quoi qu'il en soit, je me décidai à faire une

dernière tentative. C'est pourquoi je courus de toutes mes forces, en criant à la personne que je croyois devant moi, pour la prier d'arrêter.

TOMMY.

Enfin, s'arrêta-t-elle?

HENRI.

Tant s'en faut. La lumière que j'avois vu se mouvoir jusqu'alors assez lentement, se mit à s'agiter comme une désespérée, et à s'enfuir en dansant devant moi; en sorte qu'au lieu de l'atteindre, je m'en vis bientôt plus loin que jamais. Par malheur, je trouvai encore un autre fossé bourbeux que j'eus toutes les peines peines du monde à traverser. Frappé de surprise en arrivant sur l'autre bord, et ne concevant pas qu'aucune créature humaine eût pu passer aussi légérement sur un fossé plein d'eau, je résolus de ne pas suivre plus long-temps la lumière. J'étois couvert de boue sur mes habits, trempé de sueur au-dessous, épuisé de fatigue, et tourmenté par l'inquiétude où je pensois que mon père devoit être

sur mon compte : je m'arrêtai un moment pour reprendre haleine. Les nuages s'étoient un peu éclaircis. La lune et les étoiles jetoient une foible lueur. Je regardai autour de moi, et je ne découvris qu'une campagne déserte, sans aucun arbre pour me mettre à l'abri. Je prêtai l'oreille, dans l'espoir d'entendre la sonnette de quelques troupeaux, ou les aboiemens de quelques chiens. Je n'entendis que les sifflemens aigus du vent, dont le souffle étoit si perçant et si froid, qu'il me gêloit jusqu'au cœur. Dans cette situation déplorable, je réfléchis un moment sur le parti que j'avois à prendre. En levant les yeux par hasard vers le ciel, le premier objet qui me frappa fut cette même constellation du charriot. Au-dessus, je distinguai l'étoile polaire qui étinceloit de tous ses feux. Il me vint aussitôt une pensée dans l'esprit Je me souvins qu'en marchant dans la route qui conduisoit à la maison de mon oncle, j'avois toujours observé cette étoile directement en face devant moi. C'est

pourquoi j'imaginai qu'en lui tourna exactement le dos, et en avança dans cette direction, elle me conduiro vers la maison de mon père. Je n'eu pas plutôt fait ce petit raisonnement, qu j'en suivis la conséquence. Persuad maintenant que j'avois, pour me diriger un meilleur guide que cette maudit lanterne, j'oubliai ma fatigue, et je m mis à courir aussi lestement que si j n'eusse fait que de commencer à me mettre en marche. Je ne fus point trompé dans mon calcul; car, quoiqu'il me fût impossible de trouver des chemins frayés, cependant, en prenant le plus grand soin d'aller toujours dans la même ligne, je me tenois sûr de ne pas me fourvoyer. La lnne me fournit assez de lumière pour éviter les fosses et les trous que l'on trouve à chaqne pas dans ce sauvage marais. Après y avoir marché environ trois milles, j'entendis aboyer un chien; ce qui me donna une nouvelle vigueur. Un peu plns loin, je trouvai le bout de la commune et des barrières que je recon-

mus ; en sorte qu'il ne me fut pas alors difficile d'enfiler tout droit mon chemin vers la maison, après avoir presque désespéré de la retrouver.

TOMMY.

Je vois à présent combien la connoissance de l'étoile polaire te fut d'un grand secours. Me voilà décidé à lier connoissance avec toutes les étoiles du ciel. Mais as-tu jamais su ce que c'étoit que cette lumière qui dansoit devant toi d'une manière si étrange ?

HENRI.

Lorsque j'eus raconté l'aventure à mon père, il me dit que c'étoit ce que l'on appelle *Jacques à la lanterne*, ou *des feux follets*. M. Barlow, depuis ce temps, a bien voulu m'apprendre que, malgré leur air brillant, ce ne sont que des vapeurs qui s'élèvent de la terre dans les endroits humides et marécageux, et que je n'étois pas la première personne qui les avoit prises pour des lanternes, et qu'elles avoient conduite au fond de quelque fossé.

A l'instant même où Henri venoit

d'achever son histoire, ils arrivèrent à la maison de M. Barlow. Après avoir passé quelque temps à se reposer et à s'entretenir des événemens de la soirée, les petits garçons montèrent dans leur chambre pour se mettre au lit. M. Barlow, assis au coin de son feu, s'occupoit, depuis une demi-heure, à lire les papiers publics, lorsqu'à sa grande surprise, il vit Tommy sans habits et tout hors d'haleine, qui se précipita dans la chambre, en criant: Oh! monsieur, venez, venez; je viens de le voir. Il marche, il marche. Qui est-ce qui marche, lui dit M. Barlow? — C'est le charriot qui s'en va. — Quel charriot? Celui des étoiles. Avant de me coucher, il m'est venu dans l'esprit d'aller à travers la vître regarder le firmament. Toutes les sept étoiles ont fait un grand chemin, je vous en réponds. Elles sont montées presqu'au sommet du ciel. Effectivement, dit M. Barlow en regardant par la fenêtre, mais il ne falloit pas venir m'en avertir comme un fou. Les philosophes sont un peu plus graves.

C'en

C'en est assez pour aujourd'hui. Une autre fois nous reprendrons cette matière.

Le lendemain au matin, Tommy n'eut rien de plus pressé que de rappeler à M. Barlow l'histoire qu'il lui avoit promise de ces pauvres malheureux ensevelis sous la neige. M. Barlow lui donna le livre où elle étoit rapportée. Mais d'abord, lui dit-il, il est nécessaire de vous donner quelques explications sur cet accident. Le pays où il est arrivé est plein de rochers et de montagnes si élevées, que la neige dont leurs sommets sont couverts n'y fond jamais. Jamais, dit Tommy? Quoi! monsieur, pas même dans l'été? — Non, mon ami, pas même dans l'été. Les vallées qui séparent ces montagnes sont habitées par un peuple actif et industrieux. Après avoir travaillé tout l'été et nne partie de l'automne, il se renferme à l'approche de l'hiver, dans ses cabanes, dont il a su se rendre le séjour agréable par toutes sortes de commodités. Les chemins, dans cette

saison, deviennent absolument impraticables. La neige et la glace forment la seule perspective de la contrée. Au printemps, lorsque l'air commence à s'échauffer, la surface de la neige fond sur la pente des montagnes, et forme des torrens qui se précipitent avec une fureur que rien ne peut arrêter. De là, il arrive fréquemment qu'ils entraînent des masses de neige si prodigieuses, qu'elles vont ensevelir dans leur chûte les bestiaux, les maisons, et même des villages entiers.

(1) C'est dans le voisinage de ces montagnes, nommées les Alpes, que, le 19 mars 1755, un hameau fut entièrement renversé par l'éboulement de deux énormes masses de neiges, qui roulèrent de la montagne voisine.

Tous les habitans étoient alors dans leurs maisons, à la réserve du nommé

---

(1) Ce morceau est tiré du Journal étranger, octobre 1757.

Joseph Rochia, homme âgé de cinquante ans, et de son fils, âgé de quinze, qui étoit auparavant sur le toit de leur maison, pour débarrasser la neige qui s'y étoit amassée et qui étoit tombée trois jours de suite sans interruption. Un prêtre, qui se rendoit à l'église, les ayant rencontrés hors de chez eux, les avertit qu'il venoit de voir tomber un grand monceau de neige fort près de leur maison. Rochia se crut perdu ; et, persuadé qu'il alloit en tomber beaucoup davantage, il prit la fuite avec son fils, sans même s'embarraser où il alloit. A peine avoit-il fait trente ou quarante pas, que son fils tomba, ce qui lui fit tourner la tête ; il courut pour le relever, et vit alors qu'une montagne de neige venoit d'ensevelir toutes les maisons du village. La douleur qu'il ressentit, en considérant qu'il perdoit sa femme, sa sœur, deux de ses enfans, et tous ses effets, le fit tomber sans connoissance ; mais, ayant recouvré ses sens, il se sauva avec son fils chez un ami, qui les reçut.

Vingt-deux personnes furent enterrées sous cette montagne de neige qui avoit soixante pieds de haut. Plusieurs habitans du voisinage y accoururent pour voir s'il n'y auroit pas moyen de sauver quelqu'un ; mais on perdit bientôt l'espérance de pouvoir donner le moindre secours à ces malheureux.

Cinq jours après, Rochia, revenu de sa première frayeur, et se trouvant en état de travailler, voulut encore, aidé de son fils et de deux de ses beaux-frères, faire de nouvelles tentatives. Il fit quelques ouvertures dans la neige, sans pouvoir retrouver sa maison ni son écurie. Le mois d'avril ayant été fort chaud, la neige commença à fondre ; de sorte que le pauvre Rochia se remit encore à travailler, dans l'espérance de retirer ses effets, et de donner la sépulture à sa famille. Il ouvrit la neige, et y jeta de la terre ; ce qui aida à la faire fondre. Depuis le 24 avril, la neige diminuoit à vue d'œil. Rochia, dont les espérances redoubloient, rom-

pit avec une barre de fer la glace, qui étoit épaisse de six pieds. Il y enfonça une grande perche, et crut sentir les maisons; mais, la nuit étant venue, il remit le reste de son travail au lendemain.

Cette même nuit, son beau-frère, qui demeuroit à Demont, rêva que sa sœur étoit en vie, et qu'elle lui demandoit du secours (1). Frappé de ce songe, il se leva de grand matin, le 25 avril, et vint le raconter à son frère. Ils se joignirent aussitôt pour travailler, et découvrirent enfin la maison. N'y trouvant point de corps morts, ils cherchèrent l'étable qui en étoit éloignée de deux cent quarante pas. A peine y furent-ils arrivés, qu'ils entendirent ces cris: As-

(1) Quoique ce rêve ait été réalisé, on juge bien que cela n'entraîne aucune preuve en faveur des songes. Rien de plus naturel qu'un frère, fortement occupé de la perte de sa sœur, fasse un tel rêve.

sistez-moi, mon cher frère. C'étoit la femme de Rochia. Elle n'appeloit que son frère, parce qu'elle croyoit son mari péri sous la neige. Enfin, ils parvinrent à tirer de son tombeau cette famille infortunée. La sœur dit à son frère d'une voix agonisante : J'ai toujours mis ma confiance en Dieu, et ensuite en vous, persuadée que vous ne m'abandonneriez pas. Cette femme avoit alors quarante-cinq ans, sa sœur trente-cinq, et sa fille treize. On pense bien qu'elles n'avoient pas la force de marcher, et qu'il fallut les porter. Elles ressembloient à des ombres. On les mit sur-le-champ au lit. On leur donna pour toute nourriture du gruau de seigle et du beurre. Quelques jours après, le gouverneur de Demont vint les voir. La mère ne pouvoit se tenir debout, ni faire usage de ses pieds, soit à cause du froid qu'elle avoit souffert, soit à cause de la posture incommode où elle avoit été si long-temps. Sa sœur, dont on avoit baigné les jambes dans du vin chaud, marchoit un peu, quoi-

que avec peine. Sa fille étoit entièrement rétablie.

Le gouverneur les ayant questionnées sur tout ce qui leur étoit arrivé pendant leur sépulture, voici les particularités qu'elles lui racontèrent.

Le 19 mars, au matin, ces trois personnes étoient dans l'étable. Il y avoit de plus un fils de Rochia, âgé de six ans. L'étable renfermoit aussi un âne, cinq ou six volailles, et six chèvres, dont une avoit mis bas, la veille, deux petits chevreaux morts-nés. La famille étoit venue à l'étable pour porter du gruau de seigle à cette chèvre, et s'y tenoit à l'abri, dans un coin, pour se garantir du froid, en attendant que l'on sonnât le service. La femme, étant sortie de l'étable pour allumer du feu dans la maison, apperçut une masse de neige, venant du côté de l'est. Aussitôt elle revint sur ses pas, rentra dans l'étable, en ferma la porte, et dit à sa sœur ce qu'elle venoit de voir. En moins de trois minutes, elles entendirent craquer le

toit de l'étable, dont une partie s'affaissoit. En conséquence, elles s'avisèrent de se mettre dans le ratelier, qui, étant soutenu par un bon pilier, résista à l'effort de la neige. Elles voulurent attacher l'âne à la mangeoire : l'animal, à force de se débattre et de ruer, se détacha. Il renversa le gruau que l'on avoit apporté pour la chèvre; mais le vaisseau dans lequel il étoit, leur fut fort utile pour y faire fondre la neige qui leur servoit de boisson. On tint conseil pour savoir ce qu'il y avoit à faire, et pour examiner ce qu'on avoit de vivres. La belle-sœur de Rochia trouva dans sa poche quinze châtaignes. Les enfans dirent qu'ils avoient déjeûné, et qu'ils n'avoient besoin de rien le reste du jour. On se ressouvint qu'il y avoit dans un coin de l'étable vingt ou trente pains; ce ne fut qu'un surcroît de regret pour ces pauvres femmes, que la neige empêchoit d'y atteindre. Elles appellèrent à leur secours le plus haut qu'elles purent, et ne furent entendues de personne.

La femme et la sœur mangèrent chacune deux châtaignes, et burent de la neige fondue. L'âne continuoit à se débattre, et les chèvres bêloient beaucoup; mais on ne les entendit bientôt plus. Il s'en sauva cependant deux, qui étoient près de la mangeoire. L'une d'elles fournissoit du lait, et c'est ce qui leur sauva la vie à tous : l'autre étoit pleine, c'est de quoi les femmes s'apperçurent; et sur leur calcul, elles jugèrent qu'elle mettroit bas vers le milieu d'avril.

Toute cette famille ne vit pas un seul rayon de lumière dans tout le temps qu'elle fut sous la neige. Pendant environ vingt jours, elles eurent quelque notion du jour et de la nuit : du moins elles en jugoient par le cri des volailles, qui leur servoit à marquer le point du jour. Les volailles étant mortes au bout de ce temps, elles furent privées de cette consolation.

Le second jour, ne pouvant résister à la faim, on mangea le reste des châtaignes, et on but tout le lait que fournit

la chèvre, et qui, les premiers jours, se montoit à environ deux livres : après quoi, la mesure en diminua par degrés. Dès le troisième jour, les femmes, privées de toutes provisions, sentirent de quelle importance il étoit pour elles de nourrir les chèvres. Par bonheur, il y avoit au-dessus de la mangeoire un petit grenier à foin. Elles en tirèrent tout ce qu'elles purent y atteindre ; et, quand cela ne leur fut plus possible, elles firent monter les chèvres sur leurs épaules ; ce fut ainsi qu'elles se procurèrent ce foin.

Le sixième jour, le petit garçon commença à se plaindre de maux d'estomac. Sa maladie dura six jours, au bout desquels il pria sa mère, qui l'avoit toujours tenu sur ses genoux, de le coucher tout du long de la mangeoire, ce qu'elle fit. A peine y fut-il, qu'elle s'apperçut qu'il étoit froid, et il expira en s'écriant : Oh, mon père dans la neige ! oh, mon père! mon père! Il n'arriva point d'autre accident pendant plusieurs jours. Un événement très-considérable fut la délivrance

de la chèvre ; ce qui leur apprit qu'elles étoient au milieu du mois d'avril. Par-là leur provision redoubla encore. Cette précieuse chèvre venoit à elles quand on l'appeloit, et elle léchoit avec affection ses chères maîtresses, qui la chérissent encore particulièrement.

Pendant tout ce temps, elles souffrirent peu la faim. Après les cinq ou six premiers jours, leurs plus grandes peines étoient la froideur de la neige fondue qui tomboit sur elles, la puanteur des corps de l'âne, des chèvres et des volailles, la vermine qui les assaillit, et sur-tout la posture gênante dans laquelle elles furent obligées de rester ; car le lieu où elles étoient enterrées n'avoit que douze pieds de long, huit de large, et cinq de haut ; et la mangeoire dans laquelle elles étoient accroupies contre le mur, n'avoit que trois pieds quatre pouces de large.

La mère assura n'avoir jamais dormi pendant tout ce temps. Sa sœur et sa fille dirent avoir dormi comme à leur ordinaire.

Depuis qu'elles furent exhumées, leur appétit fut long-temps à revenir. Le peu qu'elles mangeoient, à l'exception des bouillons et du gruau, leur restoit sur l'estomac. L'usage modéré du vin étoit l'aliment dont elles se trouvoient le mieux.

TOMMY.

Oh! monsieur, s'écria Tommy lorsque l'histoire fut achevée, quel vilain pays cela doit être! Quoi! se voir exposé tous les jours à être enseveli sous la neige! Je suis étonné qu'il se trouve des gens assez fous pour demeurer dans le voisinage de ces montagnes.

M. BARLOW.

Leurs habitans ont une opinion bien différente de la vôtre. Ils préfèrent leur patrie à tous les pays de l'univers. Ils sont ordinairement grands voyageurs; et la plupart vont exercer toutes sortes de professions dans les divers états de l'Europe. Mais leur plus vif desir est de retourner, avant leur mort, vers ces montagnes

montagnes chéries, où ils ont reçu le jour, et où ils ont passé leur enfance.

TOMMY.

Comment cela est-il possible ? J'ai souvent entendu à la maison de jeunes dames et de jeunes demoiselles, lorsqu'elles parloient des endroits où elles aimeroient à vivre, dire hautement qu'elles haïsssoient la campagne, quoiqu'elles y fussent nées, et qu'elles y eussent encore leur famille. A les en croire, il étoit impossible de vivre ailleurs que dans les grandes villes, et il n'y avoit que des gens abrutis et sauvages qui pussent aimer la vie des champs.

M. BARLOW.

Vous voyez cependant qu'il y a une infinité de personnes sensées, qui, loin de se dégoûter de ce séjour, n'ont jamais eu le desir d'en changer. Qu'en dites-vous, Henri ? Seriez-vous content de quitter la campagne pour aller vivre dans quelque grande ville ?

HENRI.

Non, en vérité, monsieur; que le ciel m'en préserve! Il me faudroit renoncer à tout ce que j'aime dans le monde. Quoi! me séparer de mon père et de ma mère, qui ont eu tant de soin et de tendresse pour moi, et de vous aussi, monsieur, qui avez voulu prendre tant de peine à m'instruire! Ah! je suis bien sûr que je ne trouverai nulle autre part d'aussi bons amis, aussi long-temps que je vive. Et quel est celui qui souhaiteroit de vivre, sans avoir de bons amis? Non, non, il n'y a pas un buisson dans la ferme de mon père, que je n'aime mieux que toutes les villes dont j'ai entendu parler.

TOMMY.

Mais en as-tu jamais vu?

HENRI.

Oui, sûrement. Ne suis-je pas allé une fois à Exeter? Comment peut-on se plaire dans ce triste séjour? Les maisons sont si élevées, qu'on les croiroit bâties l'une sur l'autre, comme notre colom-

bier sur notre écurie. Il y a de petits passages étroits, habités par les pauvres, qui sont bordés de maisons si serrées entre elles, que le jour semble avoir de la peine à y descendre; et tout cela a un air si sale, si dégoûtant et si mal-sain, que mon cœur se soulevoit, seulement d'y jeter les yeux. En me promenant le long des plus belles rues, je m'amusois à regarder dans les boutiques. Que penses-tu que j'y vis?

TOMMY.

Eh quoi donc?

HENRI.

De grands fainéans, aussi robustes que nos valets de charrue, qui, la tête bien poudrée, s'occupoient à nouer des rubans, et à faire des bonnets pour les femmes. Cela me parut si drôle, que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Le soir, la dame chez qui je logeois me mena dans une grande salle, où il y avoit, je crois, autant de chandelles allumées que nous vîmes hier d'étoiles dans le ciel. Il sembloit qu'on le fît exprès pour vous

ôter la vue, sous le prétexte de vous éclairer. Il y avoit un grand nombre de beaux messieurs et de belles dames, qui, pour danser, s'étoient chargés de riches habits, comme si l'on n'étoit pas cent fois plus leste avec de simples vêtemens. Tandis qu'ils se trémoussoient comme des maniaques, pour avoir l'air de se donner du plaisir, il y avoit à la porte de la salle une foule de femmes et d'enfans couverts de haillons, qui grelottoient de froid, et qui demandoient un morceau de pain d'une voix suppliante; mais personne ne leur en donnoit, et ne sembloit même les appercevoir; ce qui me fit penser qu'il auroit bien mieux valu que ces beaux messieurs et ces belles dames n'eussent pas tant de lumières pour les éblouir, et des habits si riches pour les écraser, et que les pauvres eussent au moins de quoi se nourrir, et se défendre de la rigueur du froid.

TOMMY.

Il faut bien que les gentilshommes

soient mieux vêtus que les gens du peuple.

HENRI.

A la bonne heure, pourvu que cela ne les rende pas insolens. Mais ils ne manquent guère de le devenir; et je suis assez bien payé pour le croire.

TOMMY.

Comment donc, s'il te plaît?

HENRI.

Oh! je vais te le dire, puisque tu me le demandes. J'étois encore à Exeter, et je me promenois tout seul dans les rues. Je vis venir à moi deux enfans superbement vêtus, et qui avoient un air aussi fier que tu l'avois lorsque tu vins ici. Je me détournai un peu de mon chemin pour le laisser passer: car mon père m'a instruit à marquer certains égards pour ceux qui sont au-dessus de nous. Mes deux petits insolens trouvèrent sans doute que ce n'en était pas assez. Quoiqu'ils eussent de la place de reste, ils me donnèrent en passant une si violente secousse,

que j'allai tomber dans le ruisseau, où je me crottai de la tête aux pieds.

TOMMY.

Et ils ne te demandèrent pas pardon de l'accident ?

HENRI.

Oh ! il n'y avoit pas d'accident ; ils l'avoient bien fait tout exprès : car, en me voyant tomber, ils poussèrent de grands éclats de rire, et m'appellèrent petit lourdaud. Sur quoi je leur répondis que si j'étois un petit lourdaud, ce n'étoit pas à eux à me le dire, et que je ne souffrirois pas que l'on m'insultât. Ils vinrent à moi, croyant me faire peur. Je les attendis. L'un d'eux osa me donner un coup sur la figure. Il ne m'en fallut pas davantage. Je me jetai sur eux, et nous commençâmes tous les trois à nous pelotter.

TOMMY.

Comment donc ! ils se mirent tous les deux contre toi ? C'étoit bien lâche.

HENRI.

Cela ne m'embarrassoit guère. J'étois en état de leur tenir tête ; et je leur en

avois même donné des preuves assez frappantes, lorsqu'il survint un grand gaillard, qui paroissoit être leur domestique, et qui se mit en devoir de tomber sur moi. Par bonheur, il passoit en même temps un homme de la campagne, d'une taille haute et vigoureuse, qui dit au domestique qu'il l'assommeroit s'il faisoit un seul mouvement. Il ajouta qu'il avoit été témoin de la querelle; que je n'avois aucun tort; qu'il falloit me laisser démêler ma fusée, et que je m'en acquittois assez bien pour ne me pas déranger. En conséquence, je continuai de gourmer mes deux champions, jusqu'à ce qu'ils demandassent eux-mêmes à finir le combat: car, quoiqu'ils fussent si querelleurs, ils ne savoient guère se battre. Ainsi je les laissai aller tout honteux, en leur conseillant de ne plus s'attaquer à l'avenir à de pauvres enfans qui ne faisoient rien pour les offenser.

TOMMY.

Et tu n'en entendis plus parler?

HENRI.

Non, du tout. Je revins à la maison le lendemain, et je ne fus jamais si content. Lorsque j'arrivai au sommet de cette haute colline, d'où l'on découvre la maison de mon père, je me mis à pleurer de joie. La campagne avoit un air si riant; les oiseaux sur les arbres, et les troupeaux dans les prairies, paroissoient si heureux, que cela me rendoit heureux moi-même. A chaque pas que je faisois, je trouvois des hommes ou des femmes de ma connoissance, ou de petits garçons avec qui j'étois accoutumé de jouer. Ah! voici Henri de retour, disoit l'un. Comment te portes-tu? me disoit l'autre. Celui-ci, d'un air amical, me tendoit la main; celui-là se jetoit tendrement à mon cou. D'aussi loin qu'il me vit, notre grand chien vint me poser les pattes sur les épaules pour me lécher. Il n'y eut pas même jusqu'à nos vaches, lorsque je les allai caresser, qui ne parussent bien aises de ce que j'étois revenu.

M. BARLOW.

Vous voyez, Tommy, par ce récit, qu'on peut aimer la campagne et y être heureux. Quant à ces belles dames, dont vous me parliez tout-à-l'heure, ce qu'il y a de plus vrai dans ce qu'elles disent c'est qu'en aucun endroit elles ne sauroient vivre contentes. Comme elles n'ont appris ni à cultiver leurs esprits, ni à s'occuper d'un travail utile, il ne leur reste à chercher le bonheur que dans la parure et dans l'oisiveté. Elevées avec trop de délicatesse pour supporter le moindre exercice, le seul changement de saison suffit pour déranger leur triste santé. Avec de pareilles dispositions, il n'est pas étonnant qu'elles se déplaisent à la campagne, où elles ne trouvent ni occupation ni amusement. Elles ne souhaitent d'être à la ville que pour y trouver d'autres personnes aussi frivoles et aussi désœuvrées qu'elles-mêmes, et y consumer leur temps en de vains entretiens sur les objets les plus futiles.

TOMMY.

Oh ! vous avez bien raison, monsieur, je fis cette observation l'autre jour au château. Il venoit de nous arriver quelques dames de Londres. Elles passèrent des heures entières à nous entretenir de la manière de se coiffer et de s'habiller, et d'une grande assemblée, appelée le Ranelagh, où elles alloient pour rencontrer leurs amis.

M. BARLOW.

Je crois, par exemple, que Henri n'ira jamais en cet endroit pour y chercher les siens.

HENRI.

Non, en vérité, monsieur. Je ne sais ce que c'est que le Ranelagh; mais tous les amis que j'ai au monde sont dans notre maison et dans la vôtre. Lorsque je suis assis près du feu dans une soirée d'hiver, et que je lis quelque chose à mon père, à ma mère et à mes sœurs, comme je le fais quelquefois, ou que je m'entretiens ici avec vous et avec Tommy sur des sujets instructifs, je n'ai

point à desirer d'autres amis ou d'autres conversations. Mais dites-moi, je vous prie, ce que c'est que le Ranelagh ?

M. BARLOW.

C'est une grande salle ronde, où, pendant un certain temps de l'année, un grand nombre de personnes se rendent en voiture, pour s'y promener pendant quelques heures.

HENRI.

Mais, monsieur, Tommy vient de nous dire que ces dames alloient en cet endroit pour y rencontrer leurs amis ? Est-ce qu'elles ne cherchent à les voir que dans une grande foule ?

M. Barlow sourit à cette question. Il est vrai, répondit-il, que le lieu de l'assemblée est ordinairement si plein, qu'il n'y a guère moyen d'y lier une conversation bien suivie. Les gens ne s'y promènent qu'à la file l'un de l'autre : et ils sont obligés d'y tourner continuellement en cercle, à-peu-près comme les chevaux dans un moulin. Lorsque des personnes qui se connoissent viennent à

bout de se rencontrer, elles ont à peine le temps de se sourire et de se faire un salut. Elles se perdent aussitôt de vue dans la foule qui les emporte. Quant à ses meilleurs amis que l'on rencontre, on rougiroit de les remarquer, à moins qu'ils ne soient habillés à la mode, et avec un certain éclat.

HENRI.

Voilà qui me paroît bien extraordinaire. Qu'est-ce donc, monsieur, que l'habit d'un homme, pour avoir rien à démêler avec l'amitié? Est-ce que je vous en aimerois davantage, si vous portiez les plus beaux habits du monde? Est-ce que j'en respecterois davantage mon père, s'il avoit un habit brodé comme le chevalier Tayaut? Au contraire, lorsque je vois des gens si richement vêtus, je ne puis m'empêcher de penser à l'histoire que vous m'avez une fois racontée, d'Agésilas, roi de Sparte.

TOMMY.

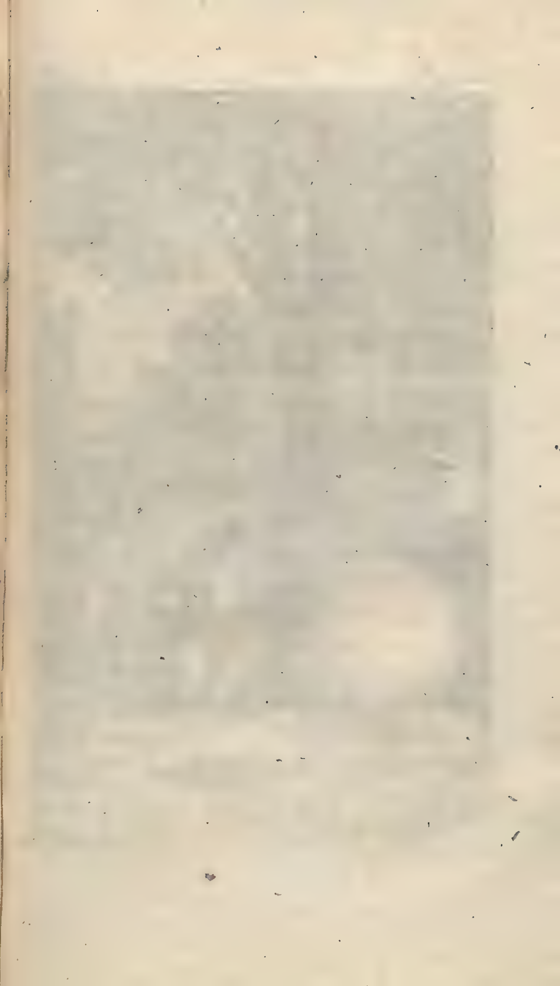
Oh! quelle est cette histoire, monsieur, je vous prie?

M. BARLOW.

Vous l'entendrez demain. Vous avez assez lu et assez conversé pour aujourd'hui. Il est temps que vous alliez prendre un peu de récréation.

Les petits garçons coururent aussitôt dans le jardin pour reprendre un travail dont ils s'occupoient depuis plusieurs jours ; c'étoit de faire une boule de neige, d'une énorme grosseur. Ils avoient commencé par en faire d'abord une petite pelotte. Ils l'avoient ensuite fait rouler en tout sens, jusqu'à ce qu'en amassant continuellement de nouvelle matière avec celle qu'ils y ajoutèrent de leurs mains, elle fût devenue si grosse, qu'ils étoient incapables de la faire rouler plus loin. Tommy conclut que leur entreprise devoit en rester là, puisqu'il ne leur étoit plus possible de remuer cette masse énorme. Oh ! s'il ne tient qu'à cela, répondit Henri, je sais bien un moyen de la faire mouvoir. Il courut aussitôt chercher deux gros bâtons d'environ cinq pieds de longueur ; et, en

ayant donné un à son camarade, il garda l'autre pour lui. Il dit ensuite à Tommy de mettre son bâton entre la terre et la boule, ce qu'il fit également de son côté; et, en relevant en l'air l'autre bout de leurs bâtons, ils firent rouler la boule avec la plus grande facilité. Tommy fut extrêmement satisfait de cet expédient, et il dit à Henri : D'où cela peut-il donc provenir ? Nous ne sommes pas à présent plus forts que nous ne l'étions tout-à-l'heure, et cependant nous voilà en état de faire rouler, sans beaucoup de peine, cette grosse masse que nous ne pouvions pas seulement ébranler auparavant. Il est vrai, répondit Henri ; mais ce n'est pas à nous qu'en appartient la gloire, c'est à nos bâtons. C'est par ce moyen que les bûcherons remuent de grosses pièces d'arbres, qu'il faudroit autrement laisser dans les forêts. C'est une chose bien étonnante, reprit Tommy. Je n'aurois jamais imaginé que des bâtons eussent donné tant de force à nos bras. Mais, voyons. Faisons encore avancer





*Ils firent rouler la boule avec la plus grande facilité.*

Marillier del. Delignon sculp.

notre boule. Soit, repartit Henri : allons, un grand coup de vigueur. En disant ces mots, ils soulevèrent tous les deux leurs bâtons avec tant de violence, qu'ils les firent rompre au milieu. Il n'y a pas grand mal, dit Tommy. Les bouts sont encore assez bons pour nous servir. Ils voulurent en même temps faire usage de ceux qui étoient restés entre leurs mains; mais, à la grande surprise de Tommy, il ne leur fut pas possible de donner à la boule le moindre mouvement. Eh bien! dit-il, qu'est-ce donc? Est-ce qu'il n'y auroit que de longs bâtons qui pussent nous servir? Vraiment oui, répondit Henri. J'aurois pu te le dire avant d'en faire l'essai; mais j'ai voulu te le faire éprouver par toi-même. Plus ce bâton sera long, pourvu qu'il soit assez fort, et plus il sera facile de remuer la boule. Je t'avoue, repartit Tommy, que cela me paroît bien extraordinaire; mais je vois là-bas quelques bûcherons à l'ouvrage; allons les prier de nous couper des bâtons plus longs encore que les

premiers, pour en faire l'épreuve. Ils y allèrent en effet; mais, en arrivant, il se présenta un nouveau sujet de surprise à Tommy.

Il y avoit une racine de chêne si grosse et si pesante, que le meilleur cheval auroit eu de la peine à la traîner. Elle étoit en même temps si dure et si noueuse, que la cognée ne pouvoit y mordre. Deux vieux bûcherons dirent aux enfans qu'ils seroient obligés de la mettre en pièces pour l'emporter en détail. Tommy, croyant leurs forces trop au-dessous de cette entreprise, ne put s'empêcher de les prendre en pitié, et de dire tout haut que certainement M. Barlow n'étoit pas instruit de ce qu'ils vouloient faire; et que s'il le savoit, il étoit trop bon pour ne pas empêcher de pauvres vieillards de s'épuiser de fatigues sur une besogne dont ils ne sauroient venir à bout. Le crois-tu ainsi, lui répondit Henri? Et que dirois-tu donc si tu me voyois, moi, tout foible que je suis, faire cette opération qui t'étonne, avec le secours

de l'un de ces braves gens ? Il prit alors un gros maillet de bois, et se mit à battre de toutes ses forces la grosse souche, sans y faire impression. Tommy, qui, pour cette fois, imagina que son ami alloit se prendre dans sa fanfaronade, se mit à sourire en pliant les épaules, et dit à Henri qu'il briseroit plutôt cent maillets, que d'enlever un seul éclat de la souche. A la bonne heure, répliqua Henri. Eh bien! essayons un autre moyen. Il posa son maillet, et prit un petit morceau de fer grossier, d'environ six pouces de long, que Tommy n'avoit pas encore observé, parce qu'il étoit parmi des morceaux de bois répandus à terre. Ce fer avoit environ deux pouces d'épaisseur à l'un de ces bouts ; et il alloit toujours en s'amincissant par degrés jusqu'à l'autre bout, qui étoit tranchant comme la lame d'un couteau. Henri le ficha par le tranchant dans la souche, et tâcha de l'enfoncer un peu par de petits coups, jusqu'à ce qu'il fût bien affermi. Alors un des deux vieux

bûcherons et lui le frappèrent alternativement à grands coups de maillet, jusqu'à ce que la racine eût commencé à se fendre en craquant, et que peu à peu le fer se fût totalement enfoncé dans le bois. Tiens, vois-tu, dit Henri? Ce premier morceau de fer a commencé très-heureusement la besogne; deux ou trois autres vont la finir. Il prit alors un second morceau de fer de la même forme que le premier, seulement un peu plus gros; et, le posant dans la fente que le premier avoit faite, il se mit à le frapper, avec le secours de son compagnon, jusqu'à ce qu'il se fût aussi totalement enfoncé dans la souche, qui éclata de nouveau, et laissa voir, dans toute sa profondeur, une grande crevasse. Il prit encore un troisième morceau de fer, qu'il enfonça de même. Enfin cette grosse masse de bois se partagea en deux moitiés à-peu-près égales. Eh bien! camarade, s'écria Henri en s'essuyant le front, tu vois que nous en sommes sortis à notre honneur. Allons, il faut à présent

que nous portions, toi et moi, l'un de ces morceaux dans le foyer de M. Barlow, pour lui faire un bon feu. — Y penses-tu, Henri? Jamais nous n'aurons la force de soulever un si grand fardeau. C'est tout ce que nous pourrions faire que de le faire avancer avec nos bâtons, comme nous en avons agi pour la boule de neige. — Oh! ne t'en mets pas en peine; il est un autre moyen que nous pourrons employer. Il prit alors une perche d'environ dix pieds de long, et y suspendit le plus gros morceau de la souche avec une corde que lui prêta l'un des bûcherons. Il eut la malice de placer le nœud coulant, par lequel la souche étoit suspendue à la perche, plus près d'un bout que de l'autre. Il demanda ensuite à Tommy lequel des deux bouts il vouloit choisir. Tommy, sans y faire réflexion, choisit le bout qui se trouvoit le plus près de lui. C'étoit justement celui que Henri lui avoit destiné dans sa pensée, en plaçant la souche plus près de ce bout que de celui qu'il se réservoit.

Chacun mit alors le sien sur son épaule; mais, lorsqu'il fut question d'avancer, Tommy trouva le poids bien pesant. Cependant, comme il vit que Henri marchoit d'un pas léger sous sa part du fardeau, qu'il croyoit aussi lourde que la sienne, il résolût de ne pas se plaindre. Tandis qu'ils alloient ainsi, M. Barlow les rencontra; et, voyant le pauvre Tommy qui pouvoit à peine se soutenir sur ses genoux, il lui demanda qui l'avoit chargé de cette manière. Tommy répondit que c'étoit Henri. Ha! ha! lui dit M. Barlow en souriant, c'est la première fois que votre ami a voulu vous en imposer; mais il vous fait porter environ trois fois plus qu'il ne porte lui-même. Henri répondit qu'il avoit laissé à Tommy la liberté de choisir, et qu'il l'auroit tout de suite informé de sa méprise, s'il n'avoit voulu lui montrer, par sa propre expérience, quelle étoit la différence de leur charge. Alors, cédant à Tommy le bout de la perche qu'il avoit, et prenant en échange

le sien, il lui demanda s'il trouvoit son épaule un peu soulagée. Vraiment oui, répondit Tommy. Mais je ne puis en concevoir la raison, puisque nous portons toujours à nous deux le même poids qu'auparavant, et toujours de la même manière. La manière n'est pas entièrement la même, dit M. Barlow; car, si vous y prenez garde, la souche est à une plus grande distance de votre épaule que de celle de Henri; au moyen de quoi, il porte maintenant plus que vous, autant que vous portiez plus que lui tout-à-l'heure. Cela est vraiment extraordinaire, dit Tommy. Je vois tous les jours combien il y a de choses que j'ignorois, et qui sont aussi inconnues à maman et à toutes ces belles dames qui viennent à la maison. Fort bien, répondit M. Barlow: mais si vous avez acquis déjà tant de connoissances utiles, que ne devez-vous pas espérer de savoir dans quelques années de plus? Lorsqu'ils furent rentrés à la maison, M. Barlow fit voir à Tommy un bâton de quatre pieds de

longueur, avec un plateau suspendu à chaque bout. Tenez, lui dit-il, je vais placer ce bâton sur le dossier d'une chaise, en sorte qu'il y porte exactement au juste point de son milieu. Vous voyez que les deux plateaux sont dans un parfait équilibre l'un avec l'autre. Ainsi j'aurai beau mettre différens poids dans chacun, pourvu que ces poids soient égaux de l'un et de l'autre côté, les plateaux se balanceront toujours. Maintenant, au lieu de faire porter le bâton sur le juste point de son milieu, faisons-le porter sur un autre point, et voyons ce qui en arrivera.

M. Barlow posa le bâton de telle manière, qu'en appuyant toujours sur le dossier de la chaise, il y en eût trois pieds d'un côté, et un pied seulement de l'autre. Le côté qui étoit le plus long descendit aussitôt vers la terre. Oh! je m'en doutois, s'écria Tommy. Jamais les plateaux ne resteront en équilibre tant que le bâton ne portera pas sur le juste point de son milieu. Voyons, dit M. Bar-

low, s'il n'y auroit pas moyen de faire ce que vous jugez impossible. Il ramassa aussitôt le bâton, et le remit au même point où il étoit avant sa chûte. Seulement il plaça dans le plateau un poids d'une livre du côté où le bâton avoit trois pieds de longueur au-delà du point d'appui, et un poids de trois livres du côté où le bâton n'avoit qu'un pied de longueur au-delà de ce point. Au grand étonnement de Tommy, les deux plateaux se trouvèrent en équilibre, comme si le bâton eût porté sur le point juste de son milieu, avec un poids égal dans chaque plateau.

Vous voyez, reprit alors M. Barlow, par toutes les petites expériences que vous avez faites aujourd'hui, combien l'usage des instrumens est précieux pour les hommes. Un enfant, comme vous, peut faire, avec leur secours, ce que l'homme le plus robuste ne sauroit faire avec toute sa force. Mais, puisque nous en sommes sur cette matière, je vais vous faire voir une autre machine qui

ne vous surprendra pas moins. Il conduisit alors Tommy dans sa cour, sous les fenêtres du grenier ; et, lui montrant un gros sac de blé : Tenez, dit-il, faites-moi le plaisir de me transporter ce sac dans mon grenier. Je crains qu'il ne se gâte ici. Vous vous moquez sans doute de moi, monsieur, lui répondit Tommy. Non, je vous assure, répliqua M. Barlow. Je veux absolument vous devoir ce service ; et vous aurez le plaisir de me le rendre. Il attacha soudain le sac de blé à une corde qui descendoit d'en haut par une poulie ; et, prenant Tommy par la main, il le conduisit dans le grenier, devant une assez grande roue, qui tournoit par le moyen d'une manivelle. Il pria Tommy de la faire tourner ; ce qu'il fit, quoique avec un peu de peine. C'en est assez, lui dit M. Barlow au bout de quelques tours, tenez ferme maintenant, et jetez un regard vers la fenêtre. Tommy tourna la vue de ce côté ; et à peine put-il en croire ses yeux, lorsqu'il vit paroître ce sac énorme que Henri,

d'un

d'un coup de main, fit débarquer heureusement sur le plancher. Eh bien! Tommy, s'écria M. Barlow, quand je vous disois que vous me feriez le plaisir de transporter ici mon sac de blé, vous ne vouliez pas m'en croire. Oh! monsieur, lui répondit Tommy, combien de belles inventions vous m'avez fait connoître! Il me semble qu'elles n'augmentent pas seulement les forces de mon corps, mais encore celles de mon intelligence. Mais, dites-moi, je vous prie, les hommes ont-ils inventé beaucoup d'autres machines aussi ingénieuses? Je voudrois les connoître toutes, jusqu'à la dernière.

M. BARLOW.

Je ne demande pas mieux, mon cher ami, que de vous procurer cette instruction. Mais j'imagine que vous ne voudriez pas seulement connoître l'usage de ces machines, comme les simples manœuvres, qui ne savent que s'en servir. Il faudroit pouvoir vous rendre raison de leurs forces, et savoir même les calculer.

TOMMY.

Oh! oui, monsieur; c'est bien comme je l'entends.

M. BARLOW.

En ce cas, il est d'autres connoissances qu'il faut d'abord acquérir. L'arithmétique, par exemple, vous est d'une nécessité indispensable.

TOMMY.

Qu'est-ce donc que l'arithmétique, monsieur, je vous prie?

M. BARLOW.

Il ne seroit pas aisé de vous le faire entendre tout d'un coup par de simples paroles. Je vais essayer un autre moyen de vous l'expliquer. Voici une petite poignée de grains que je vais mettre sur la table. Pourriez-vous compter combien il y en a?

TOMMY.

Oui, monsieur; voyons. (*Il compte.*) Il y en a juste vingt-cinq.

M. BARLOW.

Fort bien. Je vais en faire un autre

tas. Voyez combien il y a de grains dans celui-ci.

TOMMY, *après avoir compté.*

Il y en a quatorze.

M. BARLOW.

S'il y a quatorze grains dans un tas et vingt-cinq dans l'autre, combien de grains y a-t-il dans les deux tas ensemble, ou, si vous l'aimez mieux, combien font vingt-cinq et quatorze ?

Tommy fut hors d'état de répondre. M. Barlow proposa la même question à Henri, qui répondit sur-le-champ que les deux tas faisoient trente-neuf grains.

M. BARLOW.

Et si je mettois les deux tas en un seul, combien de grains y auroit-il?

HENRI.

Cela feroit toujours trente-neuf.

M. BARLOW.

Eh bien! je vais en ôter dix-neuf. Les voici à part de ce côté. Combien y en reste-t-il de l'autre ?

TOMMY.

Un moment, monsieur, que je les compte.

M. BARLOW.

Vous ne sauriez donc me le dire sans compter? Et vous, Henri, voyons; combien en reste-t-il?

HENRI.

Il en reste vingt, monsieur.

M. BARLOW.

C'est juste. Voilà, Tommy, ce que c'est que l'arithmétique, qui n'est autre chose que l'art de compter. Vous voyez qu'il se pratique d'une manière plus courte et plus aisée, que si l'on comptoit un à un les objets dont on veut savoir le nombre. Il n'est pas même nécessaire de les avoir sous les yeux. Par exemple, si vous vouliez savoir combien de grains d'orge, à-peu-près, il y a dans ce sac, vous seriez peut-être occupé plus d'un jour à les compter l'un après l'autre.

TOMMY.

Oh! oui, je le crois. Mais est-ce

qu'il y a moyen de savoir le compte des grains sans vider le sac?

M. BARLOW.

Oui, vraiment; et, par le secours de l'arithmétique, vous pouvez faire ce compte en quatre ou cinq minutes.

TOMMY.

Voilà une chose qui passe mes idées. Expliquez-moi cela, je vous prie, monsieur.

M. BARLOW.

Très-volontiers, mon ami. Un boisseau de grains pèse cinquante livres. Ce sac contient quatre boisseaux; ainsi il doit peser deux cents livres. Allons plus loin maintenant. Chaque livre contient seize onces. Or, comme il y a deux cents livres, c'est deux cents fois seize onces, ou trois mille deux cents onces. Il n'y a plus qu'à compter le nombre de grains qui se trouvent dans une seule once, et il y aura trois mille deux cents fois ce nombre de grains dans le sac.

TOMMY.

Cela me paroît tout clair à présent.

Oh ! que je voudrois savoir l'arithmétique. Henri et vous, monsieur, voudriez-vous bien me l'apprendre ?

M. BARLOW.

Vous savez que nous sommes toujours prêts à vous montrer le peu que nous savons. Mais, avant de quitter ce sujet, j'ai une petite histoire à vous raconter.

TOMMY.

Oh ! monsieur, que vous êtes bon. Une petite histoire encore par-dessus le marché !

M. BARLOW.

Il y avoit un gentilhomme, qui aimoit passionnément les beaux chevaux, et qui ne marchandoit guère sur le prix pour se les procurer. Un maquignon vint le trouver un jour, et lui présenta un si beau cheval, que le gentilhomme fut obligé de convenir qu'il n'en avoit jamais vu d'une si superbe encolure. Il voulut aussitôt en faire l'essai, et ne lui trouva pas moins de feu, de docilité, de souplesse et de douceur. Des qualités si rares, réunies dans cet animal, le char-

mèrent à tel point, qu'il en demanda le prix avec empressement. Le maquignon lui répondit qu'il ne pouvoit pas le donner à moins de deux cents guinées. Cette somme ayant paru exorbitante au gentilhomme, le maquignon étoit prêt à se retirer, lorsque le gentilhomme le rappela, et lui dit : Je ne refuse point de vous donner un prix raisonnable de votre cheval ; mais votre demande est trop forte. Voyez s'il n'y auroit pas moyen de nous arranger. Eh bien! monsieur, réplique le maquignon, qui étoit un rusé matois, fort habile dans ses comptes, si vous ne voulez pas me donner les deux cents guinées que je vous demande, faisons un autre marché. Mon cheval a, comme vous le savez, six clous à chacun de ses fers, vingt-quatre clous en tout. Je ne vous demande qu'un farding pour le premier clou, deux pour le second, quatre pour le troisième, et ainsi de suite, en doublant toujours pour chaque clou jusqu'au dernier. Le gentilhomme accepta cette

proposition avec joie, et dit à ses gens de conduire le cheval dans son écurie.

TOMMY.

Mais, monsieur, vous trouviez le maquignon si rusé? je le trouve bien sot, moi, de demander deux cents guinées pour son cheval, et de le donner ensuite pour quelques fardings.

M. BARLOW.

Le gentilhomme en avoit précisément la même idée que vous. Quoi qu'il en soit, le maquignon ajouta: Bien que vous ayez accepté ma dernière proposition, je ne prétends pas, monsieur, vous forcer de tenir à la rigueur votre engagement. Tout ce que je vous demande, c'est que si vous êtes mécontent de votre marché, vous promettiez de me payer les deux cents guinées que je vous ai d'abord demandées. Le gentilhomme lui en donna sa parole d'honneur; et, ayant fait appeler son intendant, il lui ordonna de faire le compte des fardings: car il étoit trop bien gentilhomme pour être en état de le faire lui-même. L'intendant

alla s'asseoir à son bureau, prit une plume; et, après avoir fait son calcul, il félicita gravement son maître, et lui demanda dans quelle partie des trois royaumes étoit située la terre qu'il vouloit acheter? Avez-vous perdu l'esprit, lui répondit le gentilhomme? Ce n'est pas une terre, c'est un cheval que j'achète; et voici la personne à qui vous allez tout de suite en payer le prix. — Si quelqu'un a perdu l'esprit dans cette affaire, ce n'est sûrement pas moi, monsieur, répliqua l'intendant. La somme que vous m'avez ordonné de calculer s'élève à soixante-dix mille quatre cent soixante-dix livres sterling, quelques schellings et quelques sols: et sûrement il n'y a pas un homme de sens qui voulût donner ce prix d'un cheval. Le gentilhomme ne pouvoit revenir de sa surprise; et, croyant que son intendant avoit commis quelque erreur grossière dans ses calculs, il les fit vérifier. Mais, lorsqu'il eut été convaincu de leur justesse, il s'estima trop heureux de sortir d'embarras, en faisant aussitôt

compter les deux cents guinées au maquignon, qui se retira fort satisfait d'avoir eu affaire à un gentilhomme.

TOMMY.

C'est une chose inconcevable, qu'un farding, ainsi doublé un petit nombre de fois, puisse produire une somme si prodigieuse. J'y aurois été pris le premier, je l'avoue. Oh! monsieur, c'en est fait, me voilà déterminé à apprendre l'arithmétique, pour n'être pas la dupe des maquignons. Il me semble qu'un gentilhomme doit avoir une bien sotte figure, en se voyant attrapé si honteusement.

Les premières leçons d'arithmétique fournirent à Tommy une occupation très-agréable pour les longues soirées de l'hiver. Il s'amusoit, avec M. Barlow et avec son ami, à faire mille opérations curieuses sur les nombres. Ses progrès furent si rapides, qu'en fort peu de temps il se vit en état d'additionner, soustraire, multiplier ou diviser, avec la plus grande exactitude, telles sommes qu'on lui pro-

posoit. Son unique délassement étoit d'aller observer les étoiles, lorsque le ciel n'étoit couvert d'aucun nuage. M. Barlow, fidèle à sa promesse, lui avoit donné un petit globe de carton, traversé d'un fil de fer, et porté sur un pied. Tommy, après avoir incliné son globe, de manière que l'un des bouts du fil de fer répondît à la direction de l'étoile polaire, commença par y tracer les sept étoiles du charriot, dans le même ordre qu'il les voyoit briller aux cieux. Le lendemain, ayant observé de l'autre côté de l'étoile polaire une autre constellation, toujours opposée au charriot, il en demanda le nom à M. Barlow, qui lui dit qu'elle s'appeloit Cassioppée; et le même soir Cassioppée, avec toutes ses étoiles, fut installée sur son globe. Quelques jours après, ayant porté ses regards vers la partie méridionale du ciel, il y vit briller une constellation si remarquable, qu'elle s'empara de toute son attention. Quatre grandes étoiles sembloient former une figure presque carrée; et au milieu il y

en avoit trois, placées fort près l'une de l'autre, sur une ligne droite, mais un peu inclinée. Tommy montra cette constellation à M. Barlow, et le pria de la lui nommer. M. Barlow lui répondit qu'elle s'appeloit Orion, et que les trois belles étoiles du milieu étoient appelées le baudrier d'Orion.

Tommy fut tellement enchanté de la grandeur et de la beauté de cette constellation glorieuse, qu'il fut occupé toute la soirée à tracer sa figure, pour la rapporter plus exactement sur son globe. Il rêva d'Orion toute la nuit; mais ses songes ne lui firent pas oublier, le lendemain, de rappeler à M. Barlow l'histoire qu'il avoit promis de lui raconter sur Agésilas, roi de Sparte; et c'est par cette histoire qne nous terminerons ce volume.

# AGÉSILAS,

## ROI DE SPARTE.

Les Spartiates étoient des hommes fermes et courageux, pleins de mépris pour tout ce qui pouvoit leur inspirer le goût de la mollesse. Ils consacroient tout leur temps aux exercices les plus propres à endurcir leurs corps à la fatigue, et à fortifier leur ame contre la crainte des dangers et de la douleur. Comme le sort les avoit placés au milieu de quelques autres nations, qui avoient fréquemment des guerres entre elles et avec eux-mêmes, il étoit du plus grand intérêt, pour leur sûreté, d'être toujours en état de repousser les insultes de leurs voisins, s'ils entreprenoient de les attaquer. Tous leurs enfans étoient élevés d'une manière dure;

et ceux de leurs rois n'étoient pas traités plus délicatement que les autres.

Comment donc, monsieur, interrompit Tommy ! voilà qui brouille toutes mes idées. J'ai souvent entendu dire à maman et à ses amies que j'avois l'air d'un roi lorsque je portois de beaux habits. Ainsi je pensois que les rois n'avoient autre chose à faire que de se promener avec une couronne sur la tête au milieu de leur cour.

M. BARLOW.

Les rois de Sparte, car il y en avoit deux à la fois, croyoient devoir s'occuper d'affaires plus importantes. Destinés à conduire leurs sujets à la guerre, ils ne pouvoient se rendre dignes de commander à de braves guerriers, sans chercher à les surpasser en force, en courage et en grandeur d'ame. Les Spartiates avoient pour alliés des Grecs établis en Asie, et qui se voyoient menacés par les Perses des horreurs de l'esclavage. A la première nouvelle du danger de leurs amis, les Spartiates envoyèrent, pour les secourir,

Agésilas, l'un de leurs rois, avec quelques milliers de soldats. Quelque formidable que parût la puissance du roi de Perse, ils jugèrent cette petite armée suffisante pour résister à toutes ses forces. Celui-ci, enorgueilli du faste de ses palais, de l'immensité de ses richesses, et du nombre de ses esclaves, ne pouvoit concevoir qu'on eût l'audace d'entreprendre d'arrêter ses projets. Un de ses généraux fit aussitôt marcher son armée contre les Spartiates. Agésilas, qui ne comptoit pour rien le nombre de ses ennemis, ordonna à ses soldats de s'avancer, les rangs bien serrés, et en joignant ensemble leurs boucliers. Puis, lorsqu'ils furent à la portée des Perses, ils tombèrent sur eux avec tant de furie, qu'ils enfoncèrent leurs bataillons, et les contraignirent, en un moment, de prendre honteusement la fuite.

En cet endroit, Tommy interrompit encore M. Barlow pour lui demander ce que c'étoit qu'un bouclier. Dans les temps anciens, lui répondit M. Bar-

low, avant que les hommes connussent les terribles effets de la poudre à canon, ils étoient accoutumés à combattre de près, et corps à corps, avec des épées ou de longues piques. C'est pourquoi ils avoient besoin de se couvrir d'une armure impénétrable au fer de leurs ennemis. La principale de ces armes défensives étoit le bouclier. On le faisoit d'airain, ou de bois couvert d'un cuir épais et de lames de fer. Celui des Spartiates étoit assez long et assez large pour couvrir un homme presque tout entier. Lorsqu'ils alloient au combat, ils formoient des rangs bien serrés, tenant leur bouclier passé au bras gauche, et debout devant eux, pour se mettre à l'abri des flèches et des javelots. Sur leurs têtes, ils portoient un casque, c'est-à-dire un bonnet de fer ou d'acier, orné de plumes flottantes ou de queues de chevaux. C'est de cette manière que, d'un pas ferme et leurs piques en avant, ils marchoient à la rencontre de leurs ennemis.

Oh! monsieur, s'écria Tommy, que ce devoit être un beau spectacle! Il m'est arrivé quelquefois de voir passer ici des régimens. Lorsque je voyois ces troupes marcher d'un air fier, et la tête levée, je pensois au plaisir que j'aurai d'être un jour militaire, quand je serai assez grand. Avez-vous bien considéré, repartit M. Barlow, quelle est la destinée d'un soldat? Oui, monsieur, répondit Tommy: je sais bien qu'il doit se battre quelquefois; et ce n'est pas la meilleure de ses affaires. Ce qui me flattoit davantage, c'étoit de faire l'exercice au son de la musique, et les drapeaux déployés, avec un bel habit rouge et des armes brillantes, tandis que les femmes vous regardent, vous applaudissent et vous saluent. Je leur ai souvent entendu dire qu'elles n'aimoient rien tant qu'un soldat. Fort bien, reprit M. Barlow; j'espère que vous en prendrez tout-à-l'heure des idées plus justes. Mais revenons à notre histoire.

Pharnabaze (c'étoit le nom du géné-

ral des Perses) voyant que ses troupes n'étoient pas en état de tenir contre les Spartiates, il envoya prier Agésilas de lui accorder une conférence pour traiter avec lui des conditions de la paix. Agésilas y consentit, et fixa l'heure et l'endroit du rendez-vous. Il s'y rendit ponctuellement, accompagné de ses capitaines. Pharnabaze n'étant pas encore arrivé, ils s'assirent tranquillement sur l'herbe; et, comme c'étoit l'heure de leur repas, ils tirèrent leurs vivres, qui consistoient en pain grossier et en oignon, et commencèrent à manger d'un grand appétit. Au milieu de ces guerriers étoit assis le roi, qui ne se distinguoit de la foule ni par la richesse de ses habits ni par la délicatesse de ses alimens. Il n'y avoit pas un seul homme dans toute l'armée qui supportât avec plus de courage toute sorte de fatigues, et qui fût plus exact à la discipline militaire. Aussi étoit-il chéri et révéré de ses soldats, qui auroient rougi de paroître moins braves ou moins patiens



*Au milieu de ses guerriers étoit assis le roi, qui ne se distinguoit de la foule, ni par la richesse de ses habits, ni par la délicatesse de ses alimens.*

*Marillier del.* *Delignon sculp.*

que leur chef. Au bout de quelques instans, les premiers serviteurs de Pharnabaze arrivèrent, portant de riches tapis, et des carreaux de duvet qu'ils étendirent à terre, pour que leur maître pût s'y reposer mollement. Bientôt survint une seconde troupe, qui s'empressa de dresser une tente magnifique, avec des rideaux de soie, pour défendre Pharnabaze et sa suite des ardeurs du soleil. Enfin on vit paroître un grand nombre de cuisiniers et d'officiers de bouche, avec plusieurs chevaux chargés de toutes les provisions d'un superbe banquet. Pharnabaze arriva le dernier de tous, revêtu, suivant l'usage oriental, d'une longue robe de pourpre, rayonnante d'or et de pierreries, et porté sur un beau cheval aussi richement orné que lui-même. Lorsqu'en approchant de plus près, il fut à portée de voir les manières simples du roi de Sparte et de ses capitaines, il ne put s'empêcher de sourire d'un air de mépris, et de faire des comparaisons dédaigneuses en-

tre leur manière négligée et sa magnificence. Tous ceux qui l'environnoient ne manquèrent pas d'applaudir aux railleries piquantes de leur général, excepté un seul homme, qui, ayant servi autrefois chez les Grecs, étoit mieux instruit de la véritable valeur de ce peuple. Cet homme étoit fort considéré de Pharnabaze pour ses lumières et sa probité. Pharnabaze, observant son silence, le pria de lui déclarer ses sentimens, comme les autres venoient de le faire. Il s'en défendit d'abord; mais enfin, pressé par son général, il lui dit: Puisque vous m'ordonnez de vous exposer mon opinion, je dois vous avouer, ô Pharnabaze, que tout ce qui vient d'exciter les ris moqueurs de vos courtisans forme le sujet de mes craintes. De notre côté, sans doute, je vois des robes de pourpre, des joyaux d'or et de diamans; mais, lorsque j'y cherche des hommes, je n'y trouve que des cuisiniers, des musiciens, des danseurs, et pas un seul guerrier. Du côté des Grecs,

je ne vois aucun de ces riches ornemens qui font notre orgueil; mais j'y vois le fer et l'airain qui leur forment des armures impénétrables, j'y vois des hommes élevés à mépriser la fatigue, à braver les dangers, à obéir à leurs chefs, et prêts à mourir à leur poste plutôt que de l'abandonner. Si le combat étoit entre nous à qui prépareroit le mieux un dîner, et à qui noueroit sa chevelure avec plus de grace, je ne douterois pas que l'avantage ne fût pour notre parti; mais, lorsqu'il s'agit d'un prix qu'il faut disputer par la force et par la valeur, je ne puis m'empêcher de craindre que tout l'or de la Perse ne puisse jamais résister au fer de la Grèce. Pharnabaze fut si frappé de la force de ce discours, que dès ce moment il résolut de n'avoir plus rien à démêler avec des hommes si redoutables; et il tourna tous ses soins à conclure une paix, qui le préserva lui et son pays d'une destruction infaillible.

Vous voyez, par cette histoire, dit

M. Barlow, que les beaux habits ne méritent guère l'estime que vous aviez pour eux, puisqu'ils ne peuvent donner à ceux qui les portent ni plus de force ni plus de courage, et qu'ils ne sauroient les défendre contre les attaques d'un ennemi, qni n'a que ses armes pour toute parure. Mais, puisque vous êtes si peu instruit du métier de soldat, je vais vous en donner une connoissance plus détaillée. Au lieu de cette vie brillante, qui paroît avoir séduit si fortement votre imagination, il faut vous apprendre qu'il n'est pas un seul état où l'on soit exposé à souffrir plus d'accidens et de misère. Le soldat est souvent obligé de faire des marches forcées, percé jusqu'aux os par la pluie, ou étouffé par la poussière, engourdi par le froid, ou accablé sous le poids de la chaleur, quelquefois sans alimens pour ranimer ses forces, et sans vêtemens pour se couvrir. Lorsqu'il s'arrête la nuit, le meilleur gîte qu'il puisse espérer est une misérable tente de toile, qui ne le défend guère des injures de l'air,

et une poignée de paille qui meurtrit encore ses membres fatigués. Il est même souvent dépourvu de ces tristes ressources, et réduit à coucher sans couverture sur une terre humide, où il contracte des infirmités plus cruelles que le fer de l'ennemi. A chaque instant de la nuit, son repos est troublé par de vaines alarmes. Le jour, il faut livrer sans cesse des combats, qui l'exposent au hasard de perdre ses membres ou sa vie. Si son parti remporte quelqu'avantage, c'est pour recommencer à combattre le lendemain avec une nouvelle fureur, jusqu'à ce que la guerre soit terminée. S'il est battu, il voit couler son sang sur le champ de bataille, ou il est fait prisonnier par l'ennemi, pour aller languir dans les horreurs d'une affreuse prison, et y perdre, dans les chagrins et les maladies, de tristes jours que le fer avoit épargnés.

Hélas! monsieur, s'écria Henri, quelle affreuse peinture vous nous faites de la destinée de ces braves gens qui se dévouent à défendre leur pays! Il me semble que

ceux qui les emploient devroient bien prendre soin d'eux, lorsqu'ils sont malades ou estropiés, et hors d'état de pourvoir à leur subsistance.

M. BARLOW.

Ils le devroient, sans doute; mais la plupart de ceux qui gouvernent les hommes sont bien étrangers à ces sentimens généreux. Après avoir entrepris par orgueil ou par avarice des guerres injustes et cruelles, ils ne regardent les malheureux qui les ont servis que comme des victimes échappées à la guerre, et qu'ils livrent à la misère pour achever de les immoler.

HENRI.

Mais, monsieur, comment les hommes, qui devroient trouver tant de plaisir à s'aimer, ont-ils pu entreprendre une seule guerre? Comment a-t-on pu concevoir l'idée de quitter sa femme et ses enfans pour aller faire à ses semblables tout le mal qui est en son pouvoir?

M. BARLOW.

Vous avez bien raison, mon ami, de vous

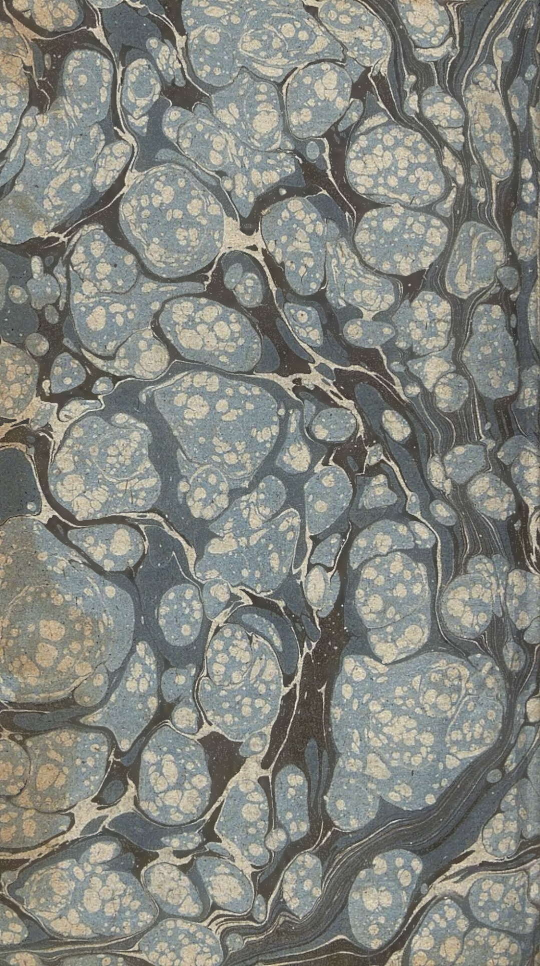
vous étonner de cette féroce extravagance. Parmi tous les flots de sang humain qui ont été répandus depuis la naissance du monde, à peine y en a-t-il eu quelques gouttes versées pour une cause juste et naturelle. Il n'en est qu'une seule que la raison puisse autoriser : c'est la défense de son pays. C'est alors qu'il est de son devoir de repousser la force. Chez les Grecs, dont nous venons de parler, tout homme étoit soldat, et devoit toujours se tenir prêt à défendre sa patrie lorsqu'elle étoit attaquée.

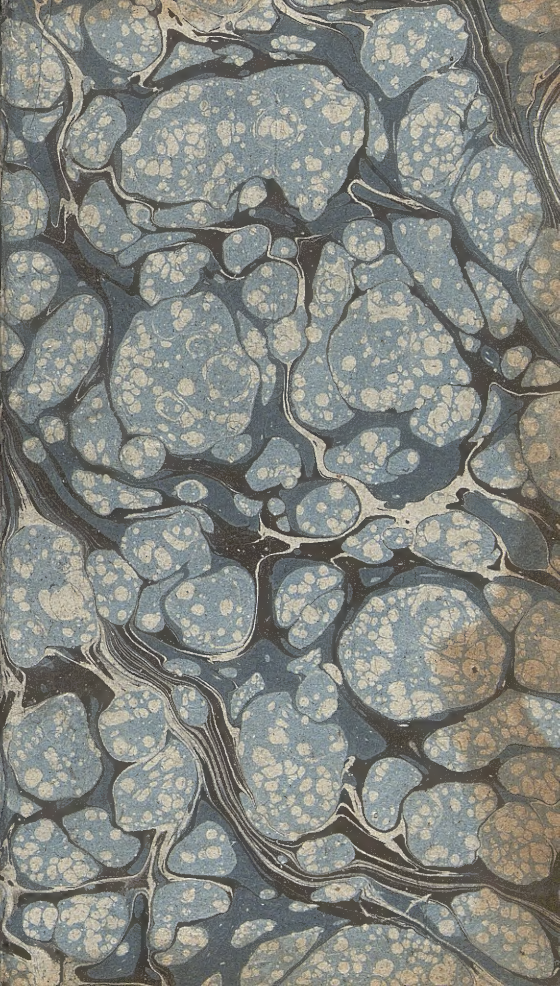
HENRI.

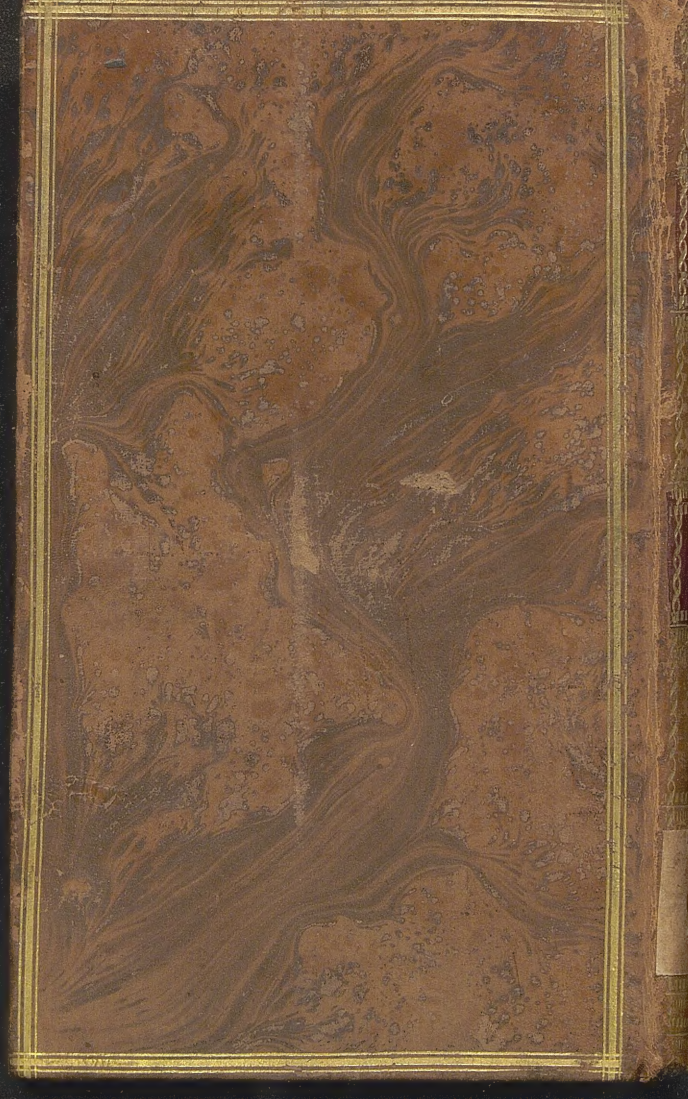
Oh ! monsieur, je vous en prie, racontez à Tommy cette histoire de Léonidas, qui m'a fait tant de plaisir; je suis sûr qu'il sera charmé de l'entendre.

M. Barlow ayant vu les yeux de Tommy briller de joie à cette proposition, voulut bien lui raconter l'histoire qui commence le volume suivant.

FIN DU TOME TROISIÈME.









colorchecker CLASSIC
calibrite
mm